

LE NOUVEAU
MÉRIDIANA
OU
MANUEL
SCATOLOGIQUE

par
une Société de Gens sans gêne



A PARIS
Et en tous lieux

1870

Dal sito: www.mori.bz.it



AVERTISSEMENT

Merdiana ? Horreur, est-il possible de publier un livre sous un titre pareil, et comment espère-t-on trouver des lecteurs.

Ne vous effrayez pas, Messieurs..... et Mesdames, car j'espère que les Dames le liront....., le livre vaut mieux que son titre. Les auteurs sont Grosley et Lefèvre, les spirituels membres de l'académie de Troyes, que nous ne pouvons nous décider à séparer pour l'invention ingénieuse de cette fameuse dissertation et de sa réponse, nous avons cru pouvoir remplacer par cette spirituelle facétie, les sales anecdotes et coqs-

à l'âne qu'on trouve dans nos homonymes. Si nous avons conservé le titre peut-être nous saura-t-on gré d'en avoir épuré la matière.

Aux joyeux académiciens de Troyes, nous avons adjoint le savant et laborieux abbé Dubois qui nous a fait connaître les mœurs et usages de l'Inde, jusques dans leurs détails les plus vils, appartenant par cela même à notre sujet, et qu'on trouve cependant réglementés par ses livres saints.

Peut-être le vénérable abbé sera-t-il mécontent de se trouver en compagnie de nos spirituels Troyens; nous leur adjoindrons le célèbre curé de Meudon, qui a bien voulu nous consacrer un chapitre entier, qu'on croirait écrit exprès pour nous, et enfin haute et puissante Dame Elisabeth-Charlotte, Princesse Palatine, belle-sœur de Louis XIV et

mère du Régent ; et sa tante l'Électrice de Hanovre , dont les deux lettres ont ouvert de droit à deux battans les portes de notre Merdiana. Puis le grave docteur Swift terminera notre œuvre.

Peut-être nous saura-t-on gré d'avoir fait traduire quelques passages qui pouvaient paraître obscurs, par le spirituel crayon de notre dessinateur qui leur a rendu toute la clarté nécessaire.



DISSERTATION

DISSERTATION

SUR UN ANCIEN

USAGE,

*Lue dans l'Académie de Troyes,
le 28 Mai 1743.*

Par Mr.** l'un des sept.

Tantum de medio sumptis accedit honoris.

Hor. Art. Poët.

1743



MESSIEURS,

L'HISTOIRE nous apprend les Gr
les Victoires & les défaites des Nations
les plus célèbres de l'Antiquité; mais
par une fatalité dont on a droit de se
plaindre, regardant comme au dessous

A 3

d'elle la connaissance des mœurs et des usages, elle semble l'avoir abandonnée aux conjectures & aux disputes des Briffons, des Seldens, des Liptes & des Saumaifes.

Une Académie telle que la notre, s'exposera-t-elle à recevoir de la Postérité un pareil reproche? Non, Messieurs; & c'est en mon particulier pour l'éviter, que j'ai consacré quelques veilles à la Dissertation que j'ai l'honneur de vous présenter.

Elle a pour objet l'usage antique de faire dans la rue du Bois, l'acte naturel & nécessaire anciennement appelé chez les Hébreux : *hesich raglâv*; depuis chez les Grecs : *κῆρυξ*; chez les Latins : *cacare*; maintenant en Allemagne : *scheiffen*; en Angleterre : *to shite*; en Italie comme chez les Romains : *cacare*; en Espagne : *cagar*; & qu'en France nous exprimons communément par le mot *chier*; c'est-à-dire, que je vais avoir l'honneur de vous entretenir sur l'usage de chier dans la rue du Bois.

Cette matière étoit encore vierge (a) : *intentatam nostri liquère Poetæ* (b) ; j'avouerais , Messieurs , qu'elle m'a tenté ; d'ailleurs , elle concerne un des besoins les plus essentiels à l'homme : raison suffisante pour lui donner de grands droits sur mon cœur : *Homo sum , humani nihil à me alienum puto* (c). Enfin j'ai cru découvrir dans cet usage , une preuve incontestable de l'ancienneté de notre Ville.

Voici donc l'ordre que je me propose dans cette Dissertation. J'y veux établir :

1.º La manière dont cet usage se pratique dans la rue du Bois.

2.º Qu'il a été pratiqué de la même manière par les Peuples les plus fameux & les plus sages de l'Antiquité , les Juifs , les Egyptiens , les Grecs & les Romains ; & que même ces Peuples l'ont traité comme un point de Religion.

(a) Rabelais, L. 2. C. 7. indique parmi les Livres de la Bibliothèque de S. Victor, *Tartaretus de modo cacandi* ; mais cet ouvrage n'eut jamais plus de réalité que tous ceux qui remplissent le Catalogue dont il fait partie.

(b) Hor. *Art. Poët.*

(c) Tereñt. *Heaut. act. 1. Scen. 1.*

3.^o Que cet usage a passé de l'Egypte dans les Gaules, où les Druïdes l'ont apporté avec leur Religion, long-tems avant l'arrivée des Phocéens à Marseille.

4.^o Que, bien que cet usage, par la suite des tems, ait dû paroître singulier, yu le changement de Religion & l'altération de l'antique simplicité, cependant jusqu'ici les Magistrats de cette Ville l'ont toujours respecté.

5.^o Je finirai par quelques réflexions sur une circonstance de cet usage.

I^{er} POINT.

La rue du Bois est sans contredit une des plus belles rues de cette Capitale de la Champagne. Elle commence du côté de l'Orient, au Gué formé par le bras de la Seine qui lave le mur des RR. PP. Cordeliers : de là elle monte jusqu'au rempart qui ferme la Ville à l'Occident; & elle y prend le nom de Corterie ou Marché aux Chevaux. Elle a par-tout environ sept toises de largeur; au milieu coule un ruisseau qui la divise en

SUR UN ANCIEN USAGE. 69

deux parts égales : c'est sur les bords de ce ruisseau, que tout âge & tout sexe vient payer le tribut journalier auquel la digestion le soumet.

Voici le Cérémonial qui s'observe en ces occasions : on se place d'abord de manière que l'on ne soit tourné, ni du côté de l'Orient, ni du côté de l'Occident :



on lève ou l'on abaisse les linges et vêtements qui couvrent les parties évacuantes :

on s'accroupit, les deux coudes posés sur les genoux, & la tête appuyée dans le creux des mains ;



l'évacuation faite, on se r'habille, sans se

fervir de linge ni de papier; on regarde ce qu'on a fait, & l'on s'en va.

II^{ème} POINT.

L'éloignement que l'on a maintenant pour la vue & pour l'odeur d'un étron, n'est point un sentiment naturel ni raisonnable; c'est sur quoi tous les Sçavans font d'accord : c'est aussi ce que veut dire l'Empereur Marc-Aurele Antonin, par cette belle pensée : *Que l'odorat doit recevoir également toutes les odeurs, & que le Sage ne méprise ni ne dédaigne rien sur le rapport de ses sens (a)*. C'étoit en effet par ces grands principes, que l'on se conduisoit dans les premiers tems du monde : l'homme étoit trop persuadé de la noblesse de son être, pour penser que quelque chose, qui sortoit de lui-même, & qui en avoit fait partie, pût être un objet de mépris.

On parloit donc alors sans périphrase & sans façon, de tout ce qui a rapport à l'action de chier. Si l'on se sentoit pressé

(a) *Lib. 10. n. 33.*

d'un besoin, on le satisfaisoit sans scrupule au milieu des rues, & sous le nés des passans ;



& la manière de chier étant alors chez presque tous les Peuples un Point de Religion, comme je le prouverai par la suite, il est à croire, que si en pareil cas, les assistans s'écartoient un peu, c'étoit moins par un mouvement de répugnance, que par un sentiment de respect.

Les Juifs chioient dans les rues, c'est un fait qui n'a pas besoin de preuve : ils avoient reçu de nos premiers parens l'usage de chier en plein air. Mais comment chioient-ils ? Précisément comme on chie dans la rue du Bois ; c'est-à-dire, en s'accroupissant (a), & se tournant invariablement du côté du Nord ou du Midi.

Pendant long-tems, ils n'eurent sur cet usage, d'autre Loi que la Tradition ; mais Jérusalem ayant été détruite & la Nation dispersée, les Rabbins appréhendèrent, que cette pratique ne fût pas conservée aussi précieusement qu'elle le mérite : c'est pourquoi ils l'ordonnèrent précisément dans leurs Livres. Écoutez le sçavant Akiba (b), c'est lui qui va parler. Akiba a dit : « j'ai appris trois choses. » la première, qu'il ne faut pas se tourner » du côté de l'Orient, ni du côté de l'Occident, mais bien du côté du Nord ou » du Midi. La seconde, qu'il ne faut pas » se trousser debout, mais quand on est

(a) V. Deuteron. 23-12. *Scaligerana*, au mot *Couvrir ses pieds*.

(b) *Barajecha in sech. Berach. fol. 62 Mas. ap. lent. v. 10.*

» accroupi. La troisième, qu'il ne faut pas
 » se torcher le derrière avec la main
 » droite, mais avec la main gauche... (a).



» Tels sont les Mystères de la Loy. »

(a) *Tria didici. Didici 1º Quòd non versus Orientem & Occidentem, sed versus Septentrionem et Austrum convertere nos debemus. Didici 2º. Quòd non in pedes erectum, sed jam confidentem se detegere liceat. Didici 3º. Quòd podex non dextrá sed sinistrá manu abstergendus sit... Legis hæc arcana sunt.* Akiba vivoit dans le 11^m Siècle. Dès la fin du X^m le luxe des torcheculs avoit tellement gagné, que les Religieux de l'Ordre de St. Benoît ne pouvoient plus s'en passer. Dans la vie de Léon, Abbé de Nonantua, ce que Don Mabillon appelle le nécessaire des Frères, *quæ fratribus necessaria*, est appelé dans l'Auteur original, *anitergia*, des Torcheculs. *Vid. Annal. Benedict. sub. ann. 995. & Petr. Damian, opusc. 19. c. 11.*

SUR UN ANCIEN USAGE. 15

Par contrariété, sans doute, en semblable opération, les Turcs et les Persans prennent bien garde de ne point tourner le visage ni le dos au Midi. Oléarius, *L. 5. pag. 570*, dit que c'est parce qu'en faisant leurs prières, ils se tournent au Midi.

La manière de chier des anciens Égyptiens n'étoit pas concertée avec moins de précautions. Aux repas que donnoient les Rois d'Égypte des premières Dynasties, on apportoit un vase d'or ou d'argent, pour que tous les conviés y chiasent, *in quibus ventrem levarent (a)*. Diodore de



(a) *Herodot. 2. l. Alexand. ab Alex. l. 5. c. 21.*

Sicile nous apprend que, dans le cours ordinaire de la vie, les Egyptiens chioient en plein air (a), en se tournant invariablement du côté du Nord ou du Midi; & nous voyons dans Pline le Naturaliste (b), que les Mages avoient grand soin de leur recommander cette pratique.

Ce Peuple qui produisit les premiers Philosophes & les premiers Sages de l'Univers (c), regardoit tous les pets & toutes les vesles comme autant de divinités, & il les adoroit avec une espèce de transport, *sine non quodam furore* (d).

Il honoroit aussi d'un culte spécial & particulier l'Escarbot ou fouille-merde. Cet insecte qui naît dans la merde, qui s'en nourrit, & qui s'amuse à en faire des pilules, *pilulas volvere* (e), étoit pour

(a) *Diod. Sic. lib. 1. c. 8.*

(b) *Plin. l. 38. c. 19.*

(c) *Clem. Alex. recog. l. 5.*

(d) *Cæsarius. Dial. 1.*

(e) *Plin. l. 30. c. 11. n. 15.*



les Egyptiens l'image du monde, du Soleil, d'Isis, d'Osiris, en un mot, le *nec plus ultrà* de la divinité (a).

Le sçavant Père Kircher, rapporte à ce sujet une histoire fort agréable, & dont je suis bien aise de régaler le Lecteur. Le Docte Jéuite nous apprend qu'il l'a tirée d'un ancien Auteur Arabe.

(a) *Plin. l. 11. n. 30. Kircher. Prodrom. Ægypt. c. ult. Préface de Milton.*

Un Egyptien & un Persan voyageoient ensemble (a) : ils trouvèrent dans leur chemin, un fouille-merde qui rouloit en long & en large une pilule de merde d'âne (b). Le Persan, qui marchoit étourdiment, ne prenant point garde à l'insecte vénérable, mit le pied dessus & l'écrasa tout net. L'Egyptien effrayé de ce déicide énorme, leva les yeux vers le Ciel, & pouffant les cris les plus lamentables, il attesta les Dieux & Déeses qu'il n'y avoit point de part. Le Persan qui ne sçavoit pourquoi tout ce tintamare, en demanda la cause à son Camarade : *Malheureux*, lui répondit ce dernier, *ne crains-tu point la vengeance des Dieux, toi qui viens de traiter si indignement l'image de notre grand dieu Osiris?* L'Histoire ajoute que, vrai-semblablement le Persan marcha par la fuite avec plus de circonspection, dans la crainte de s'attirer l'indi-

(a) Kirch. *ibid.*

(b) *Pilulam de stercore asini conglobatam hinc inde volventem.*

gnation de toutes les Divinités, en bleffant ce Dieu merdeux.

Dans son Histoire du Cap de Bonne Espérance, M. Colbe rapporte une histoire pareille arrivée parmi les Hottentots. Ces descendants des anciens Troglodites dont ils ont conservé les mœurs, chient en public, dans quelque endroit qu'ils se rencontrent (a).

Les anciens Poètes, que la Grèce regarde comme ses Législateurs, recommandoient aux hommes de ne point chier debout, ni du côté du Levant :

Μηδ' ἀν' ἡελίοιο τετραμμένος ἄρθος ἀμιχεῖν,

ni hors des rues :

Μητ' ἐκτὸς ὁδοῦ.

Mais, disent-ils, un homme sage & pieux doit s'accroupir ; & le moins

(a) Voy. Boëning, Vogel, Merklin, Dapper, Anderfon, & autres Voyageurs.

scrupuleux doit chier contre une muraille :

Εξόμενος δ' ὄγε θεῖος ἄνῆρ πεπνυμένα εἶδως
 Πόγε πρὸς τοῖχον πελάσας ευερχέας αὐλῆς (a).

Un des préceptes dorés de Pythagore était de ne point pisser en face du Soleil :

Πρὸς ἥλιον τετραμμένον μὴ σμιχεῖν (b).

Tous les Poètes de l'ancienne Comédie parlent très-souvent de pets, de vesses, de merde, &c... ce qui nous prouve que les Grecs n'avoient point d'aversion pour la merde. Aristophane nous présente plusieurs traits, qui établissent que les Athéniens chioient dans les rues : un des plus frappans, est le discours que cet Auteur met dans la bouche de Strepsiades, Comédie des nuées (c) : ce morceau mérite d'être ici traduit en entier. C'est un père qui étant maltraité par son fils, lui re-

(a) *Héfiot. oper. & dies.*

(b) *Laert. in Pytag.*

(c) *Act. 1. Scen. 2. & Εκκλησιάζονται. Act. 2. Sc. 1,*

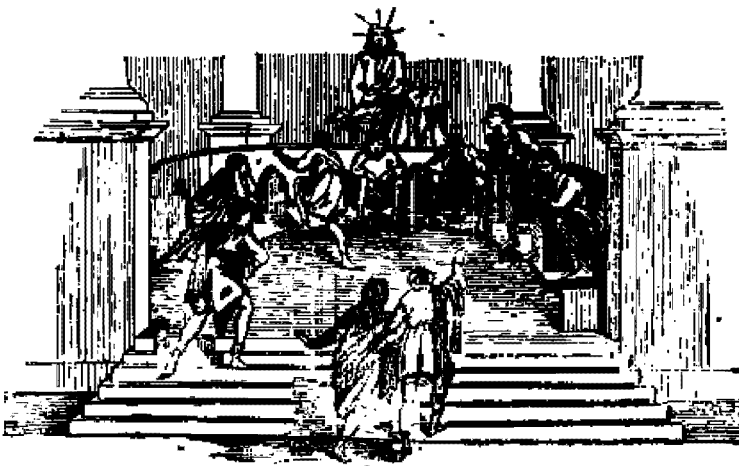
proche son ingratitude. « Malheureux,
 » lui dit-il, c'est moi qui ai pris soin
 » de ton enfance; à peine sçavois-tu bal-
 » butier, que j'entendois déjà ce que tu
 » voulois. Difois-tu, *nanan*? Je courois
 » vite te chercher à manger. Je n'atten-
 » dois que tu difes : *caca*, pour te porter
 » dans la rue; & là, je te faisois chier
 » entre mes bras.



» A présent tu veux m'étrangler! J'ai
 » beau crier que je me meurs d'envie

» de chier, impur que tu es ! Tu ne
 » veux pas me laisser sortir dans la rue,
 » & en me ferrant la gorge, tu m'as fait
 » chier tout par ici ! »

A Lacédémone, on chioit aussi dans les rues, Plutarque nous a transmis une aventure qui ne laisse aucun doute là-dessus (a). Des députés de l'Isle de Chio, étant à Lacédémone, allèrent voir par curiosité le lieu où se rendoit la justice. Comme ce jour-là ils avoient dîné en ville, s'étant senti pressés d'un besoin, ils chièrent tous sur le Siège des Juges.



(a) In *Apophth. Laconic.* pag. 432.

On trouve bientôt leurs étrons, & l'histoire en vole de bouche en bouche : grand bruit : tout Sparte est en rumeur. On croit y reconnaître l'ouvrage de quelque plaideur mécontent : on informe. Mais quand on eût découvert d'où le coup partoît, on excusa l'ignorance de ces étrangers, qui pouvant chier dans toutes les rues, ne sçavoient pas qu'à Sparte, on n'étoit point dans l'usage de chier sur le tribunal des Ephores : les Parties furent donc renvoyées hors de Cour et de Procès. Les Lacédémoniens même prirent si bien la chose, que depuis, pour exprimer un homme qui ignoroit les usages de leur Ville, ils disoient en proverbe : c'est un homme de Chio qui chie
(a) *Chius cacans* (b).

(a) *Vet. interpr. Aristoph. in pacem.*

(b) Robert & Henry Estienne, ainsi que tous les Hellenistes, ont dérivé le mot *chier* du grec, *Χέζειν*. Le Duchat le fait venir du Flamand *Schyten*. Tous ces Sçavants sont dans l'erreur.

Chier vient du latin *Cadere*. Dans son acception primitive, il ne signifie autre chose que *tomber, être assis*. On

Originaiement les Grecs ne se torchoient point le derrière ; ou bien s'ils se le torchoient, ce n'étoit qu'avec les doigts ou les habits.

le trouve dans le premier sens, dans les chansons Mss. de Montsignor Gautier d'Argies, Mss. de Clairambault ; page 537.

*Et si tu vois quele rie
De la dolor que je sent,
Li chie au pied doucement
En chantant : merci li crie.*

Au fol. 20. col. 2. des Poésies Mss. d'Eustache des Champs, on trouve le mot *Chier* dans les deux significations.

*Depuis la mort du vaillant roi Basin,
Qui de Thoringe avoit la Seigneurie,
Et du Fleuve qui chiet dedans le Rhin,
Sur lequel chiet la Cité orgueillee, &c.*

Ce fut d'abord pour exprimer l'acte naturel d'une manière honnête & détournée, qu'on se servit du mot *chier*, mais cette signification ayant rendu le terme ignoble dans son acception primitive ; pour l'y réhabiliter, on changea la terminaison, et de *chier*, l'on fit *choir*. Voilà ce qui a trompé tous les Sçavans. Car voyant à ces deux mots une terminaison & une signification différentes, ils ne se sont pas douté qu'ils eussent la même origine, ou plutôt que ce ne fût qu'un même mot. A la fin du XVI. Siècle, *chier* s'employoit encore d'une manière honnête. *Pleurez donc & chiez bien des yeux, vous en pisserez moins*, est-il dit, dans le Moyen de Parvenir. Hist. du jeune homme fessé.



C'est ce que nous voyons dans Homère, à l'occasion de Nausicaa (a). Cette Princesse demande à son père son char & ses chevaux, pour aller avec les femmes laver les chemises. *Mon Père*, lui dit-elle, *vous avez déjà marié deux filles ; comme elles n'ont plus besoin de galans,*

(a) *Odyss.* lib. 6.

elles n'ont plus besoin de propreté; mais pour les trois qui restent, croyez-vous qu'elles puissent aller briller aux Ballets & aux Assemblées avec des chemises merdeuses (a)?

A Rome, on ne se faisoit point difficulté de parler de merde. Horace, le délicat Horace, & tous les Poètes du siècle d'Auguste en parlent en cent endroits de leurs ouvrages (b). L'Empereur Heliogabal chioit comme les Rois d'Egypte, dans des vases d'or ou d'argent (c). Il y avoit même à Rome de simples particuliers qui

(a) L'Auteur a cité ce passage de mémoire, & s'est trompé. Il n'est point question dans Homère des filles d'Alcinoüs, mais de ses fils. Ce sont leurs chemises que la Princesse va laver.

(b) L'Empereur Commode en mangeoit. *Dicitur sæpè prætiostissimis cibus humana stercore miscuisse, nec abstinuisse gustu.* Lamprid.

V. Sur le respect des gens de Boutan pour la merde de leurs Rois, le 9^e Vol. du Grand Recueil des Voyages, & sur la vénération des Tartares & des Japonnois, pour la merde du Grand Lama & du Daïri. Enfin sur les honneurs de la chaise percée à Maroc, *la relation des amours de l'Empereur de Maroc pour la Princesse de Conti.*

(c) Lamprid. in *Etiog.*

Saturne, *Stercutius*, c'est-à-dire merdret (a). Laſtance nous apprend qu'ils eurent un Dieu nommé Merdier : *Stercutius à ſtercore* (b); & nous liſons dans Pline le Naturaliſte, que ce Dieu étoit fils du Dieu Faune, & petit-fils de Picus, Roi des Latins (c).

Toutes les petites rues de Rome avoient des baquets pour apprêter à piſſer aux paſſans; c'eſt ce que nous apprenons par un fragment du diſcours que prononça *C. Titius*, pour la Loi *Fannia* : l'Ora-



(a) *Macrob. Saturn. l. 7. c. 7.*

(b) *Laſt. de fal. rel. c. 4. Auguſtin. de falſâ relig. l. 4. & 6.*

(c) *Plin. l. 17. c. 9. n. 40. Perf. Sat. l. v. 3.*

veux dire qu'on ignora l'usage des torcheculs. Mais après la ruine de Cartage, Rome n'ayant plus d'Emule, tout à coup ses vertus dégénérent^(a) : le raffinement en tout genre fut porté à l'excès ; & par un luxe avant-coureur de la décadence de la République, les culs des Romains, qui n'avoient jamais été torchés, commencèrent à l'être.

Ce ne fut pas seulement sur les premiers de Rome que ce luxe énorme exerça son empire : tout le peuple voulut s'accoutu-



(a) Sallust. bell. Catil. Vell. Paterc. l. 2.

mer à cette sensualité ; ce fut comme une peste qui frappa sans distinction tout sexe tout âge & tout état : *Quasi pestilentia invasit* (a), nous dit Salluste.

On plaça donc alors, pour la commodité du public, des éponges dans toutes les rues. Ces éponges étoient attachées chacune au bout d'un bâton, comme nous l'apprenons par un fait que Sénèque nous a conservé. Un criminel que l'on conduisoit



(a) Sall. *ibid.*

au supplice, ayant demandé la permission de chier devant le Peuple, & l'ayant obtenue (a), au lieu d'employer l'éponge & le bâton à l'usage ordinaire, il se fourra l'un & l'autre dans la gorge, & s'étouffa.

Cette sensualité gagna les monastères. S. Pierre Damien, a daigné nous conserver une Anecdote qui, en établissant ce fait, prouve en même-temps jusqu'où les anciens Abbés portoient l'humanité. Il est bon de rapporter en entier ce passage déjà indiqué (b).

Plusieurs Antiques, qui sont parvenues jusqu'à nous, achèvent d'établir mon

(a) *Senec. Epist. 70.*

(b) *Leo Abbas Nonantulæ ab Hierosolimis dum remeasset, vitam sic instituit ut nihil aliud præter unum duntaxat asinum possideret. Cum hoc quotidie saltus & pascua circumquaque perlustrans, materias congererat quibus ad requisita naturæ necessaria fratribus anitergia ministraret. Peracto itaque glorioso hujusmodi opere manuum, &c.*

Mabillon, *Ann. Ben. an. 995.* parlant de ce fait supprime *anitergia*, & dit seulement *quæ fratribus necessaria erant.*

V. Sur un autre Passage de P. Damien, *ad hoc*, Bayle & Joly sur Bayle, art. Fr. d'Assise.

opinion sur la façon de chier des anciens. Ce sont de petites figures de bronze qui représentent un homme nud, ayant les joues enflées, & accroupi comme on l'est dans la rue du Bois; c'est-à-dire, les deux coudes posés sur les genoux, & la tête appuyée dans le creux des mains.

Cette attitude a donné lieu à bien des conjectures de la part des Antiquaires. Le plus grand nombre a décidé que c'étoit le Dieu Pet, *Deus Crepitus*. Le Père de Montfaucon, dans son *Antiquité expliquée*, a été plus réservé. *Nous en donnons*, dit-il, *quelques-uns, sans garantir que ce soit cela (a)*.

Pour moi qui ai étudié la matière plus qu'aucun Sçavant, je crois pouvoir garantir que ce n'est pas cela. En effet, le Dieu Pet a-t-il besoin d'avoir les joues enflées, & d'être accroupi? Ce sont là de ces choses dont tout le monde est en état

(a) Tom. 3. Part. 2. p. 326.

de juger par son expérience journalière. Il est donc tout simple de conclure, surtout après avoir lu ma Dissertation, que l'Antique en question représentoit, non pas le Dieu Pet, mais un homme chiant selon le Rit des Juifs, des Égyptiens, des Grecs & des Romains. Cette attitude, au reste, qui paroît aujourd'hui si gênante aux Peuples gâtés par l'éducation, est sans doute l'attitude la plus naturelle à l'homme, puisqu'elle se retrouve chez toutes les Nations qui vivent au plus près de l'État de Nature. Les Siamois (*a*), les Caffres & les Hottentots (*b*), tous les Naturels du nouveau Monde (*c*) ne connoissent point d'attitude plus commode dans tous les Actes de la vie, soit civile, soit religieuse. Ainsi l'Antique dont il s'agit, si elle ne représente pas un homme chiant à notre manière, représente sans doute un homme de l'Inde,

(*a*) Voyage du Père Tachard.

(*b*) Hist. du Cap de Bonne Espérance, par M. Kolbe, t. 1.

(*c*) Voyage au Pérou, par Dom Juan & d'Uloa, l. 6. c. 6.

ou Orientale, ou Occidentale, dans l'attitude la plus commune aux gens de ce Pays.

III^{ème} POINT.

Venons au troisième Point de ma Dissertation. J'ai dit que l'usage de chier en plein air, de la manière dont nous le pratiquons, nous étoit venu de l'Égypte, long-tems avant l'arrivée des Phocéens à Marseille, & que les Druïdes nous l'avoient apporté avec leur religion.

Aucun des Auteurs anciens n'a parlé précisément sur ce fait; mais nous puïsons dans leurs écrits une infinité de préloptions, dont les lueurs, quand on veut les réunir, forment un jour si éclatant et si pur, qu'il n'est pas possible de s'y refuser.

D'abord, il est certain que lors de l'arrivée des Phocéens à Marseille, la Religion des Druïdes florissoit depuis long-tems dans les Gaules; il est constant encore que toutes les Religions du Monde sont sorties de l'Égypte : Diodore de Sicile nous l'a

dit (a) & le ſçavant Père Kircher (b) nous l'a confirmé. Si donc , après avoir établi , comme je viens de le faire , que la Religion des Druïdes nous est venue de l'Egypte , je puis prouver que la manière de chier ait été un point de Religion chez les Egyptiens , ne suis-je pas en droit de conclure , que c'est de ce même Peuple que nous tenons l'usage de chier comme nous le pratiquons ; & que cet usage nous a été apporté par les Druïdes ?

Or j'ai fait voir au commencement de cet Ouvrage , que les Egyptiens chioient comme nous chions ; que cette façon de chier étoit chez eux un point de Religion ; qu'ils recueilloient précieusement leur merde dans des vases d'or ou d'argent ; qu'ils adoroient indistinctement tous les pets et toutes les veſſes ; qu'ils eſtimoient , qu'ils honoroient le fouille-merde , & qu'ils trouvoient dans ce Dieu merdeux l'image de toutes leurs Divinités. Après cela , se

(a) *Diod. Sic. lib. 3.*

(b) *Kirch. Prod. Ægypt. c. 4.*

SUR UN ANCIEN USAGE. 37

trouvera-t-il quelqu'un d'assez peu raisonnable & d'assez mauvaise humeur, pour disputer à l'Egypte la gloire de nous avoir procuré cet agréable usage ?

Ne doit-on pas au contraire penser avec moi, que ce fut par des préceptes sur la manière de bien chier, que les Druides commencèrent à poser les fondements de leur doctrine ? Car enfin, lors de l'arrivée des Druides dans les Gaules, qu'étoient les Gaulois ? Des Barbares, vivant sans Loix & sans discipline ; chiant à la vérité, mais chiant sans goût, sans



aménité, sans principes, et tournant indistinctement un derrière irréligieux à tous les aspects de l'horison.

Il est donc tout naturel de présumer, que la première chose que firent les Druides, fut d'apprendre aux Gaulois, que la manière de chier n'étoit rien moins qu'indifférente ; de leur faire connoître les quatre points Cardinaux de l'horison ; de leur dire : *Voilà l'Orient, voilà l'Occident, voilà le Midi, voilà le Nord : il faut chier du côté du Nord & du Midi ; mais il ne faut pas chier du côté de l'Orient, ni du côté de l'Occident ;* ce fut enfin de les faire accroupir devant eux, pour leur montrer comment, en appuyant la tête sur les mains & les coudes sur les genoux, on pouvoit, au grand soulagement des jarrets, trouver dans les pieds un point d'appui commode et naturel (a). Voilà, ce me semble,

(a) C'est-à-dire que les Druides les ramenèrent à l'attitude primitive encore subsistante chez les Nations qui vivent au plus près de la Nature. V. *Supr. p.*

notre façon de chier débrouillée avec toute la netteté possible.

IV^{ème} POINT.

Cet usage s'est maintenu avec honneur jusqu'à nos jours. Ni l'invasion des Gaulles par les Romains, ni les irruptions des Barbares, ni le changement de Religion n'ont pu y porter atteinte. Le luxe même, ce tyran de toutes les vertus, ce fléau plus cruel que la guerre : *Sævior armis luxuria*, a fait d'inutiles efforts pour lui porter le coup mortel. Il est vrai néanmoins de dire, que sous Clovis le Grand, la doctrine des Druïdes ayant été totalement abolie, et l'ancienne discipline s'étant beaucoup relâchée (a), on crut, (mal à propos sans doute) pouvoir se dispenser de chier dans les rues. On déposé-

(a) Charle-Magne conserva l'usage de chier en plein air, partout où il se trouvoit. Le Moine de S. Gal qui a écrit la vie de cet Empereur, le dit formellement au chap. 36 de son premier Livre : *Quid profunt ista putaciola... ad necessaria natura secedens, tibiarum congelatione deficio.*

féda donc l'usage de chier d'une partie de ses anciens domaines ; mais pour faire connoître que ce n'étoit ni par mauvaise volonté, ni par un sentiment de mépris, chaque Pays, chaque Ville lui affecta spécialement certains quartiers ; & l'on voulut qu'il continuât d'y être pratiqué avec les cérémonies, le respect & la tranquillité ordinaires ; non plus à la vérité par principe de religion, mais pour être à la Postérité un monument de l'antiquité des lieux où il se trouveroit pratiqué.

La rue du Bois fut choisie par les Troyens pour être dépositaire de ces monumens précieux. Voilà la source du respect que nos Magistrats ont toujours eu pour cet usage : respect si bien cimenté, que, depuis Clovis jusqu'à nos jours, on ne l'a vu qu'une seule fois se démentir. Ce fait, qui n'est imprimé nulle part, mérite d'être transmis à la Postérité.

Il y a environ cent ans, que la Ville eut à sa tête des Magistrats aussi peu éclairés, que ceux qu'elle choisit d'ordinaire le sont

beaucoup. Ces Magistrats sans érudition & sans goût, s'avifèrent de jeter un regard de dédain sur l'usage pratiqué dans la rue du Bois ; et leur projet n'alloit pas moins qu'à porter une main prophane sur tous les monumens respectables qu'on y trouve à chaque pas.

La nouvelle en fut bientôt portée dans le quartier. Maîtres Tislerands, Compagnons, Trameurs, Fileuses de coton, tous les intéressés s'assemblent tumultuairement dans l'endroit vulgairement appelé les *Alloures ou Alloires de la Corterie*. Là, il fut délibéré sur le salut commun. On résolut d'envoyer des Députés à l'Hôtel de Ville : un nommé Briet, Maître Tislerand, homme de tête & beau parleur, & un autre dont le nom s'est malheureusement perdu dans la nuit des tems, furent élus pour remplir ce ministère glorieux. Ils partirent pour l'Hôtel de Ville, environnés d'une foule innombrable de tout âge et de tout sexe : semblables à ces anciens Tribuns qui montoient au Capitole,

pour défendre les intérêts du Peuple Romain contre les entreprises du Sénat.

Arrivés devant le Conseil de Ville, on fit silence. Nos Députés, sans perdre le tems en paroles inutiles, adressèrent aux Magistrats cette harangue si courte, mais si belle, & si pleine d'énergie : MESSIEURS, NOS PERES Y ONT CHIÉ, J'Y CHIONS, ET NOS ENFANS Y CHIERONT. Ce peu de mots, dignes de l'ancienne Sparte, fit un effet prodigieux : tout le monde en fut frappé : des cris d'acclamation s'élevèrent de toutes parts : le Corps de Ville, reconnoissant l'injustice de ses prétentions, accorda aux Députés tout ce qu'ils pouvoient desirer ; & la rue du Bois, glorieusement maintenue dans la jouissance de ses droits, vit avec transport, tous les Culs de ses Vassaux revenir à la manière accoutumée, lui rendre l'hommage, & lui payer le tribut qu'ils lui devoient.

VÈME POINT.

Jusqu'ici, Messieurs, je vous ai fait voir la façon dont l'usage de chier se pratique dans la rue du Bois ; je vous ai prouvé que cet usage avoit été pratiqué de la même manière par les Peuples les plus célèbres de l'Antiquité ; qu'il avoit été regardé chez eux comme un point de religion ; qu'il nous avoit été apporté de l'Égypte par les Druïdes ; & que les Magistrats de cette Ville l'avoient toujours respecté. Il ne me reste plus qu'à vous donner les réflexions que j'ai eu l'honneur de vous promettre sur une circonstance de cet usage, & par lesquelles j'ai cru que mon ouvrage devoit être couronné.

Cette circonstance, est l'habitude où l'on est, après qu'on a chié, de regarder ce qu'on a fait. La Huppe doit à cette habitude, le nom que lui ont imposé les

Grecs (a). De graves Auteurs ont prétendu qu'on ne regardoit son étron, que depuis qu'Arius, par punition divine, chia tous ses intestins (b). J'ai été long-tems du sentiment de ces Auteurs; mais après une mûre réflexion, j'ai cru devoir changer d'avis.

En effet, quels sont ceux qui chient dans la rue du Bois, & qui y regardent leur étron? Ce sont, j'en conviens, des



(a) Υποψ, dit S. Jérôme, *sic dicta quod stercorea considerat.*

(b) Gassarel, *curiosités inouïes*. Bordenon, *diversités curieuses*. Fioravanti, *curiosités naturelles*.

gens fort estimables et très-utiles à la Société; mais qui, pour l'ordinaire, n'ont pas fait l'objet de leurs études, ni de l'histoire profane, ni de l'histoire ecclésiastique. J'oserois même assurer que les trois quarts & demi d'entre eux n'ont jamais oui parler ni d'Arius, ni de sa doctrine, ni de la vengeance que la divine Justice exerça sur lui. Cela posé, s'ils regardent leur étron, ce ne peut être par un sentiment réfléchi, fruit d'un sçavoir qu'ils n'ont point acquis; il faut donc que ce soit par un mouvement naturel, & c'est mon opinion.

Cette opinion, conséquente au système général de cette Dissertation, où j'ai démontré que naturellement nous aimions la merde, est fortifiée par ce système, & réciproquement elle le fortifie.

Elle a en sa faveur ce bel Adage, connu de tout le monde, et fondé sur l'expérience et sur la raison : *Chacun trouve que son étron a l'odeur bonne : Stercus juum cuique benè olet.* Elle est fondée sur des

vues médicales que le Grand Boerhave n'a pas dédaigné de développer (a). Elle est conforme au cours ordinaire de nos sentimens & de nos passions, suivant lequel, tout ce qui vient de nous, nous est toujours cher. Car enfin, Messieurs, qu'est-ce qu'un étron (b) ? C'est notre ouvrage, c'est le fruit de nos entrailles, c'est un enfant malheureux que nous allons abandonner pour toujours. Eh ! n'est-il pas naturel qu'avant que de le quitter, on lui accorde au moins un regard ?

D'ailleurs, qui sont ceux qui regardent leur étron avec le plus de complaisance ? Ce sont les enfans, qui, exempts par leur âge du joug des préjugés, suivent sans réflexion les mouvemens de la nature. J'en ai vu de ces enfans, qui restoient un quart-d'heure auprès de leur étron ; qui le remuoient même avec un brin

(a) En son *Traité de necessitate explorandorum excrementorum*.

(b) V. Brantome *Disc. sur M. de la Noue*, éd. de La Haye, 1740, tome IX, pages 358-359.



d'osier ou de farment, & qui, durant toute cette opération, apportoit à l'examiner, une attention aussi sérieuse, que ces anciens Augures, qui croyoient pénétrer le fort des Nations, dans les entrailles des victimes qu'ils venoient d'égorger.

Je finis par une réflexion qui me paroît concluante. Nous voyons des gens élevés avec soin, versés dans les Sciences et répandus dans le monde ; c'est-à-dire,

voguant à pleines voiles sur l'Océan des idées fausses et du préjugé, en qui néanmoins la nature plus forte, laisse encore éclater un goût décidé pour la Merde. J'en connois plusieurs que je pourrois vous nommer, en qui ce goût pour la Merde est si puissant, qu'ils ne vont jamais sans en porter un peu avec eux; non pas à la vérité dans des vases d'or ou d'argent, comme les convives



SUR UN ANCIEN USAGE. 49

des premiers Rois d'Égypte, et quelques-uns d'entre les Romains ; mais du moins après la chemise & dans les vêtemens.

*Claudite jam rivos, pueri, sat prata
biberunt.*

Virg. Egl. 5,





Il s'étoit élevé dans l'Académie une dispute assez vive, au sujet de la Dissertation qui précède. Quelques Académiciens prétendoient que l'Auteur avoit donné trop d'extension à son système, qu'il avoit présenté comme général un usage qui n'étoit que particulier à certains Peuples & dans certains cas : on l'accusoit même d'avoir dissimulé les autorités qui lui étoient contraires. Cette dispute donna lieu à la Dissertation suivante, qui concilia tous les partis.



AUTRE
DISSERTATION

SUR LE MÊME SUJET

*Lue dans l'Académie de Troyes,
le 10 Juin 1743.*

Par Mr.*** l'un des Sept.

Stabo inter arma....

Senec. Theb, Act. 3.



MESSIEURS,

LA Question qui divise l'Académie se réduit à sçavoir : si l'usage de chier en plein air étoit universel chez les anciens Peuples ; si , quand ils chioient devant le monde , c'étoit par choix , ou parce

qu'ils étoient trop pressés : Enfin s'il est bien vrai que naturellement nous aimions la merde. Les autorités que j'ai recueillies sur ces trois objets, mettront l'Académie en état de juger, et termineront, à ce que j'espère, tous débats.

Les Hébreux appeloient par pudeur les fesses *Scheth*, du verbe *Scâth*, *poser*, parce que, dit Buxtorf (a), elles sont le siège où l'on se pose. Ils appeloient aussi l'action de chier, *se couvrir les piés* (b),



(a) Buxtorf. *Lexic. hebr.*

(b) Graviï *Lect. Hesiod. in v. 727.*

parce qu'en effet, ils se les couvroient avec leurs longues robes, quand ils s'accroupissoient pour faire un besoin naturel. Durant leur séjour dans le Désert, il leur fut ordonné d'avoir un lieu marqué, hors du camp, pour y aller chier, et d'y porter avec eux un petit bâton, pour enterrer ce qu'ils auroient fait.

Diodore de Sicile est en contradiction avec Hérodote sur la manière de chier des Egyptiens. Si le premier nous dit qu'ils chioient en plein air, en se tournant invariablement du côté du Nord ou du Midi, l'autre nous assure au contraire, *qu'ils mangeoient dans la rue (a), & qu'ils chioient dans la maison (b)*. Peut-être pourroit-on concilier ces deux Auteurs, en disant que les Egyptiens avoient

(a) *Herodot. lib. 2. c. 35.*

(b) J'ai peur que mon Confrere ne se soit trompé en citant Diodore de Sicile : je n'ai rien trouvé dans cet Auteur de ce qu'on lui fait dire. Mais Plin le Naturaliste dit à peu près la même chose, ce qui revient au même.

chez eux des Terrasses où ils alloient chier en plein air, & avec les cérémonies requises ; mais il faudra toujours convenir qu'ils n'étoient point dans l'habitude de chier devant tout le monde.

Les Grecs avoient dans leurs maisons des endroits destinés à cet usage. Ils les appelloient ἀψιδρῶν, à *seorsim sedendo* (a) ; ce qui revient assez à notre expression françoise, de *lieux secrets*. Ils appelloient aussi l'action de chier ἀποκαταίν, *je retirer à l'écart* (b). On peut voir sur cela le sçavant Custer ; dans les notes sur la Comédie d'Aristophane , intitulée *l'Assemblée des Femmes*. Il relève à ce propos dans la traduction latine du célèbre le Fèvre de Saumur, un mot qui sembloit favoriser le système de mon confrère.

Cette même Comédie me fournit deux beaux exemples pour éclaircir la question ; Blephyre , mari de Praxagore , appelé

(a) Voff. *Etym. verb. latrina.*

(b) Ludolph. Custer. *in ecclesiast. v. 313.*

par un de ses voisins pour aller au Sénat, fort dans la rue, & y fait ce monologue (a).

« Qu'est donc devenue ma Femme ! -il
 » n'est pas encore jour & elle ne paroît
 » point. . . Pour moi il y a long-temps
 » que je suis dans mon lit, mourant
 » d'envie de chier, & cherchant à tâtons
 » mes fouliers & mon manteau. Après
 » avoir bien cherché sans rien trouver, &
 » entendant mon voisin Copræus qui
 » heurtoit à ma porte, ma foi j'ai pris la
 » robe & les mules de ma femme. . . .
 » mais ne pourroit-on pas chier ici *dans*
 » *quelque endroit à l'écart*? Après tout
 » il est encore nuit : je crois qu'on peut
 » chier partout. *Qui est-ce qui me*
 » *verra ?*

Le second exemple, est le résultat des Règlements que les Femmes viennent de faire pour rétablir le bon ordre dans la République : elles ont statué qu'à l'avenir toutes les Femmes seroient communes,

(a) *Ecclesiæz. v. 303. & seq.*

mais qu'on ne pourroit prétendre aux faveurs d'une jolie personne, qu'après avoir passé par les mains d'une vieille ou d'une laide. En conséquence, deux vieilles se font emparées d'un jeune homme qui fait tous ses efforts pour se débarrasser d'elles (a). « Mais du moins, leur dit-il, » laissez-moi aller chier pour reprendre » un peu mes sens, ou bien je vais tout » me gâter. Prenez courage, lui répondent les deux vieilles : entrez toujours, » & vous chierez dans la maison.

Les Romains étoient dans le même cas que les Grecs (b). L'endroit où ils faisoient leurs besoins naturels se nommoit quelques fois, comme en françois, les *Lieux*, *Loca*; d'autres fois *Cacabulum*, mais plus communément, *Latrine* : *Latrina* (c), dit Vossius, à *latendo*, se cacher. Les Latrines étoient sous la di-

(a) *Aristoph. ibid. v. 1050.*

(b) *Salmas. in Tertull. de Pallio.*

(c) *Vossius, Etym. verb. latrina.*

rection d'un Grand Prêtre , homme fort important , à juger de lui par la manière dont on en parle Tertullien : *Latrinarum antistes sericum ventilat (a)* ; le Grand Prêtre des Latrines fait voltiger sa robe de soye.



Elles étoient comme autant de Chapelles consacrées à la Déesse Cloacine , & dont l'asyle ne fut violé qu'en la

(a) *De Pallio.*

personne d'Héliogabale qu'on y tua (a). Le jour de la fête de cette Déesse, toutes les Latrines étoient couronnées de fleurs (b), & peut-être les étrons, qui se trouvoient épars dans les rues, avoient-ils aussi le bouquet sur l'oreille.

J'en ai dit assez pour démontrer que tous les anciens Peuples ne chioient point en plein air, & qu'ils chioient encore moins devant le monde. Examinons si nous aimons la merde.

Peut-on soupçonner les Hébreux de l'avoir aimée, quand on voit les précautions qu'ils prenoient pour la cacher? Une preuve que les Grecs ne l'aimoient point, c'est qu'il étoit défendu chez eux de chier ni de pisser dans les fontaines (c) :

(a) *Lamprid in Heliogab.*

(b) *Tertull. de coron. milit. Salmas. in Tertull. de Pallio.*

On trouve aussi dans Arnobe un Dieu *Latrinus*, qui présidoit aux Latrines : *Quis Latrinum præsidem Latrinis?* Adv. gent. liv. 4.

(c) *Hesiod. oper. & dies. v. 759.*



si l'Empereur Commode en mangeoit , on peut dire que c'étoit un homme de mauvais goût. Il est vrai que les Auteurs Latins parlent de merde en cent endroits de leurs ouvrages ; mais les meilleurs Auteurs en parlent avec beaucoup de mépris. Catule, voulant avilir les Annales de Volusius, les appelle des papiers merdeux, *Annales Volusî, cacata carta* (a). Dans Horace, Priape racontant les affreuses cérémonies qu'il a vu pratiquer à la Sorcière Canidie : Si je mens, dit-il, je consens que ma tête soit souillée de la merde des corbeaux ; que Julius, que la

(a) *Catull. Ep. 27.*

64 AUTRE DISSERTATION.

foible Pediatie, & le voleur Voranus
viennent chier & pifler fur moi.

*Mentior at si quid, merdis caput inquinere
albis (a).*

*Corvorum ; atque in me veniat mictum
atque cacatum*

*Julius, & fragilis Pediatia, furque
Voranus.*

On pourroit trouver mille exemples de
la même force qu'il est inutile de rap-
porter. Concluons donc, contre le senti-
ment de mon Confrère, que le goût de la
merde n'est point naturel à l'homme.

*Verùm ubi plura nitent in carmine, non
ego paucis*

*Offendar maculis, quas aut incuria
fudit*

Aut humana parum cavit natura.

Hor. Art Poët.

(a) Horat. Sat. 1. 1. Sat. 8.

DANS L'INDE

Pour compléter les spirituelles & érudites dissertations qui précèdent, nous empruntons à l'ouvrage intitulé Mœurs, institutions & cérémonies des Peuples de l'Inde, par M. l'abbé J.-A. Dubois, ci-devant missionnaire dans le Meïssour. Paris, Merlin, 1825, 2 vol. in-8, les passages suivants :



USAGES INDOUS

Dans l'Inde un Brahme qui veut aller satisfaire à ce besoin naturel à tous les hommes que nous appelons tout simplement chier, doit, sous peine des plus grands péchés, observer les vingt-trois articles des livres saints qui traitent de cette matière sans en oublier aucun.

1^{er}. Prenant à la main un grand chimbou (vase d'airain chez les Indiens, que nous appelons tout simplement pot-de-chambre), il ira au lieu destiné pour cet usage et qui doit être au moins à un jet de flèche de son domicile.



2^e. Arrivé là, il commencera par ôter sa chaussure, qu'il déposera à une certaine distance, et choisira pour se soulager une place propre sur un terrain uni.

3^e. Les endroits où l'on ne peut vaquer à cela sans pécher, et qu'on doit par conséquent avoir grand soin d'éviter, sont ceux-ci : l'enceinte d'un temple, le bord d'une rivière, d'un puits ou d'un étang ; un chemin public, et tout lieu fréquenté ; un sol blanchâtre ; une terre labourée ; un terrain où croît à peu de distance l'arbre *assouata* ou tout autre arbre sacré.

4^e. Le Brahme ne doit point avoir alors sur le corps de toile pure ou nouvellement lavée.



5^e. Il aura soin de se suspendre son triple cordon à l'oreille gauche, et de s'entourer la tête de la toile qu'il avait autour des reins.



6^e. Il s'accroupira le plus bas possible. Ce ferait un grand péché que de se soulager debout ou seulement incliné; c'en ferait un plus grand encore de le faire étant monté sur un arbre ou sur une muraille.

7^e. Dans cette posture, il doit avoir une attention particulière, et sous peine de péché capital, à ne fixer ses regards sur aucun des objets que voici : le soleil ou la

lune, les étoiles, le feu, un Brahme, un temple, une statue, quelques-uns des arbres sacrés.

8°. Il gardera un profond silence.

9°. Il ne doit rien mâcher, rien avoir dans la bouche, ni avoir un fardeau sur la tête.

10°. Il doit terminer le plus promptement qu'il lui est possible, et se lever aussitôt.

11°. Après s'être redressé, il ne doit pas jeter les yeux derrière ses talons; sous peine de péché.

12°. S'il ne néglige rien de ce qui vient d'être prescrit, la fonction dont il s'est acquitté devient un acte de vertu, qui ne fera pas sans mérite; mais s'il a omis quelque chose, c'est une faute qui ne restera pas sans punition.



13°. Il se lavera les pieds et les mains sur le lieu même, avec l'eau contenue dans le chimbou qu'il a apporté. Puis prenant ce vase de la main droite, *et sinistra manu virilia tenens*, il ira à la rivière pour se purifier de la souillure grossière qu'il a contractée par cette opération impure.

14°. Arrivé au bord de la rivière ou de l'étang où il se propose de se purifier, il

choisira d'abord un endroit convenable pour cela, et il se procurera aussi la terre qu'il doit employer conjointement avec l'eau pour opérer sa purification.

15^e. Qu'il soit attentif à se procurer l'espèce de terre propre pour cela, et se souviene qu'il y en a plusieurs sortes dont on ne peut se servir sans pécher, dans cette circonstance ; telles sont la terre soulevée par les fourmis blanches ; celle dont on extrait le sel ; la terre glaise ; la terre qui se trouve sur un grand chemin ; celle dont on se sert pour faire la lessive ; la terre prise sous un arbre, dans l'enceinte d'un temple, dans un cimetière, dans un endroit où paissent les vaches ; une espèce de terre blanchâtre, comme les cendres, celle qui se trouve auprès des trous creusés par les rats ou d'autres animaux.

17^e. Ayant pris une poignée de la terre avec la main gauche (1), il l'imbibera d'eau, et en frotera bien la partie de son corps qui vient d'être souillée. Il réitérera l'opé-

ration en employant la moitié moins de terre, et ainsi trois fois encore en diminuant à chaque fois de moitié.

18^e. Après avoir ainsi purifié cette partie de son corps, il se lavera cinq fois chacune des mains avec de la terre et de l'eau, en commençant par la main gauche.

19^e. Il se lavera une fois les *virilia* avec de l'eau & de la terre glaise mêlée ensemble.

20^e. Même opération pour les deux pieds, répétée cinq fois pour chacun avec de la terre et de l'eau, en commençant sous peine de damnation éternelle par le pied droit.

21^e. Après s'être ainsi lavé les différentes parties du corps avec de la terre & de l'eau, il les nettoiera une seconde fois avec de l'eau claire.

22^e. Il doit après cela se laver le visage, puis se rincer huit fois la bouche, mais quand il fait ce dernier, il doit bien être attentif à rejeter du côté gauche l'eau avec laquelle il se gargarise; si par distraction ou autrement il avait le malheur de la rejeter du côté droit, il irait bien certainement en enfer.

23^e. Il pensera trois fois à Vichnou, & boira trois fois un peu d'eau à son intention.

Tels sont les vingt-trois préceptes qu'un Brahme confit en dévotion doit observer toutes les fois qu'il va chier, sous peine, s'il en omet un seul, d'être déchiré de remords, et de courir le risque d'être damné, outre l'énorme scandale qu'il cause si l'on s'est aperçu de la moindre omission.

Dans le fond du Meiffour, les femmes sont obligées d'accompagner leurs parents et autres personnes de la maison, lorsque ceux-ci vont chier. Aussitôt qu'ils ont fini

elles s'approchent avec un vase plein d'eau & les lavent. Cette pratique justement



regardée avec dégoût dans les autres pays, fait partie dans celui-ci de la bonne éducation, & est exactement observée. On nous assure qu'il est grandement question d'ajouter cette branche d'éducation dans les meilleurs pensionnats de la capitale. Nous pensons que nos jolies parisiennes

s'empresferont d'emprunter aux dames du Meiffour ce complément d'une bonne éducation.

Nous ne croyons pas devoir priver nos lecteurs d'une impression de voyage qui trouve ici tout naturellement sa place. Nous laissons parler M. l'abbé Dubois à qui l'affaire est arrivée.

« Voyageant dans le sud du Meiffour, j'arrivai un soir dans un village où il me fallut passer la nuit. Comme il n'y avoit aucun lieu public où je pusse loger, mes gens s'adressèrent au chef du village, & lui demandèrent le couvert. Ce chef qui étoit un Brahme fit d'abord quelques difficultés ; mais pour le décider ils ne manquèrent pas de renchérir encore sur les mensonges qu'ils avoient coutume de faire à mon égard en pareil cas. Le Brahme, avant de rien promettre, se rendit lui-même à l'endroit où j'étois à attendre, & après m'avoir considéré avec attention & en silence, depuis la tête jusqu'aux pieds, il me demanda seulement si

j'avois à ma suite des pariahs, ou des chiens, car il mettoit ces deux sortes d'êtres sur la même ligne. Je lui répondis que je n'admettois près de moi ni les uns ni les autres, que tous mes gens étoient des personnes de bonne caste.

Après quelques moments de réflexion & ayant toujours les yeux fixés tantôt sur ma barbe, tantôt sur mon costume indien, qu'il paraissoit considérer avec complaisance, il me dit : « Vous êtes un Européen ; cependant par égard pour votre dignité de Gourou (prêtre), & en considération de la conduite régulière que vos gens m'ont assuré que vous teniez en vous conformant scrupuleusement aux usages du pays, je vous logerai dans une partie de ma maison ; ôtez vos pantoufles & suivez-moi. » J'entrai avec ma suite & je m'installai dans un endroit propre qu'il m'assigna.

Peu de temps après, m'ayant entendu tousser, mon hôte accourut en toute hâte, & me dit d'un ton très-sérieux qu'il espé-

roit que je ne fouillerois pas sa maison de mes crachats. Je cherchai à le tranquilliser en lui promettant qu'il n'auroit à me reprocher la transgression d'aucune des règles de la décence indienne. Malgré cette assurance, je m'aperçus qu'il avoit donné à un de ses fils la commission de me surveiller. Un autre espion étoit aux aguets pour observer la conduite de mes domestiques.

Au coucher du soleil, un de ces derniers sortit pour satisfaire à un besoin naturel ; à peine fut-il de retour, que le surveillant qui l'avoit épié de loin, courut annoncer à son maître que sa maison étoit polluée ; qu'il avoit admis des gens infâmes ; qu'il avoit vu de ses yeux mon domestique, après avoir déchargé son ventre, revenir sans s'être lavé et qu'il étoit rentré au logis dans cet horrible état de souillure. A ce récit notre hôte se lève plein de fureur, & avec des gestes & une contenance qui témoignent son indignation, il me répète ce qu'il vient d'entendre, & termine en

s'écriant : Y a-t-il un péché égal à celui-là ! est-ce donc là la reconnaissance à laquelle je devais m'attendre, après vous avoir donné l'hospitalité ? J'avois un presentiment que ma complaisance me seroit funeste ! Vaquer à de tels besoins sans se laver ensuite ! quel péché ! quel scandale ! quelle infamie ! quelle honte pour ma maison !..... Punissez sévèrement l'infâme qui l'a si horriblement souillée ; payez-moi les dépenses que je ferai obligé de faire pour la purifier, & partez, partez de chez moi sur-le-champ !

Je le laissai exhaler sa colère sans l'interrompre ; & dès qu'il eut cessé de parler je lui répondis d'un ton calme que, si ses plaintes étoient vraiment fondées, il lui étoit dû une réparation ; mais qu'il falloit auparavant constater le fait qui y avoit donné lieu. Mon domestique nia hardiment, & avec l'accent de l'indignation, il demanda, de son côté, que celui qui l'accusoit fut puni comme un vil calomniateur. Il s'étoit en effet accroupi, disoit-il, mais

pour satisfaire un besoin d'une autre espèce. Le délateur affirmait avec d'horribles serments l'exactitude & la sincérité de son rapport. Le Brahme continuant d'ajouter foi au témoignage de ce dernier, réitéroit avec véhémence les injonctions qu'il avoit déjà faites. Prenant alors un ton plus ferme, je lui déclarai que je ne devois ni punir mon domestique, ni payer une amende pour un prétendu délit qui n'étoit rien moins que prouvé; qu'à l'égard de l'ordre qu'il me donnoit de sortir de sa maison, quoiqu'il violât sans motif raisonnable les lois de l'hospitalité, j'étois prêt à m'y conformer, attendu qu'il étoit maître chez lui; mais que, comme chef de village, il falloit avant tout qu'il me procurât un autre asile pour passer la nuit.

Le Brahme sortit alors en répétant pour la centième fois ses exclamations.

Peu de temps après il revint avec du renfort; & les personnes qu'il amena firent encore plus de tapage que lui. Elles exigeoient que je leur livrasse mon domes-

tiq~~ue~~ pour être sévèrement puni, que je payasse une amende, & répétoient à chaque phrase : Quelle infamie ! quel péché ! quelle abomination !

Mon domestique peu rassuré sur les suites qu'aurait pour lui cette affaire, se creusait la cervelle pour y chercher des moyens de justification. Enfin il en trouva un qui eût été décisif devant des juges moins prévenus : Si je suis coupable du délit dont on m'accuse, dit-il, il doit en rester des traces sur moi quelque part, je demande donc que deux personnes viennent à l'écart en faire la visite ; & s'ils ne découvrent aucun indice de souillure récente, il est clair que mon innocence ne fera plus douteuse. Le Brahme intéressé à trouver un coupable, écarta par de mauvaises raisons cet argument péremptoire.

Enfin, après avoir disputé long-temps sans pouvoir nous accorder, nous convinmes de part & d'autre d'ajourner la question au lendemain. Je sortis donc de

la maison du Brahme, & j'allai loger avec mes gens dans une étable à vaches située hors du village, & dans laquelle on me permit, comme une grande faveur, de passer la nuit.

Mes gens encore plus alarmés que moi, étant sortis de l'écurie pour savoir ce qui se passait dans le village, vinrent me rapporter qu'il y régnait beaucoup de fermentation, qu'on s'entretenait partout de cette aventure, qu'on ne parlait que de punition & d'amende, & que si nous restions jusqu'au lendemain matin, mon domestique risquait d'être sévèrement châtié.

Pour me délivrer d'une pareille vexation j'avais résolu de sacrifier quelques roupies, mais je n'aurais jamais consenti à ce que mon pauvre domestique fut exposé à de mauvais traitements pour un pareil délit, qu'il en fut ou non coupable. En conséquence, je crus que le parti le plus prudent était de prendre la fuite. A une heure après minuit, le gardien des vaches dormant d'un profond sommeil dans un coin de

l'étable, je réveillai sans faire de bruit tous mes gens ; nous partîmes à pas de loup, je montai sur ma rossinante, & nous décampâmes en toute hâte ; avant le lever du soleil, nous avions dépassé les limites du district où cette aventure malencontreuse nous était survenue & nous étions par conséquent hors de danger.

Il faut avouer que voilà bien du bruit pour une bien petite & sale cause ; mais la superstition raisonne-t-elle, surtout quand l'intérêt y ajoute un certain véhicule ; car là, il était question non-seulement de punir sévèrement l'horrible attentat de mon domestique, mais de faire payer une amende au maître !



NOTE

C'est uniquement la main gauche qui doit être employée dans cette circonstance. Ce serait une malpropreté incroyable que de se servir de la droite. On emploie toujours la main gauche lorsqu'il s'agit d'une opération sale, comme de se moucher, de

se nettoyer les oreilles, les yeux, &c. Dans les autres cas, on se sert en général de la main droite quand on touche quelque partie du corps au-dessus du nombril, & de la gauche lorsqu'on touche celles qui sont au-dessous. Tous les Indiens sont si familiers avec cet usage qu'il est rare de les voir employer une main pour l'autre. La coutume de laver soigneusement la partie souillée après avoir vaqué à les besoins naturels, est d'observation stricte dans toutes les castes ; l'usage où sont les Européens de se servir de papier dans la même circonstance, est regardé par les Indiens, sans exception, comme une abomination dont ils ne parlent jamais qu'avec horreur. Il en est même qui refusent d'y croire, & pensent que c'est une calomnie inventée en haine des Européens. Je me suis convaincu que lorsque les indigènes s'entretiennent entre eux de ce qu'ils appellent nos sales & grossiers usages, ils ne manquent point de mettre au premier rang celui dont il est ici question & d'en

faire le sujet de leurs sarcasmes & de leurs railleries.

La vue d'un étranger qui se mouche ou qui crache dans un mouchoir, & le remet dans sa poche, est capable de leur occasionner des nausées ; mais à leur avis, c'est la chose la plus propre & la plus polie du monde, que d'aller dehors se moucher avec les doigts, puis les essuyer à la muraille.



RABELAIS

Nous croyons devoir placer à la suite de ce qui précède les moyens qu'employait Gargantua pour se tenir propre & net.

J'ai par longue expérience inventé un moyen de me torcher le cul, le plus excellent, le plus expédient que jamais se feust veu. Quel ? dict Grandgousier. Comme vous le raconteray (dict Gargantua) presentement. Je me torchay une fois d'un cachelet de velours d'une damoiselle, & le trouvay bon : car la mollice de sa foye me caufoit au fondement une volupté bien grande.

Vne aultre fois d'un chaperon d'icelles, & feust de mesme.

Vne aultre fois d'un cachecoul : une aultre fois des Aureillettes de satin cramoiſi : mais la dorure d'un tas de sphères de merde qui y estoyent, mescorchèrent tout le derrière que le feu sainct Antoine arde le boyau culier de l'orfèvre qui les fait, & de la damoiselle qui les portoit.

Ce mal me passa en me torchant d'un bonnet de page, bien emplumé à la souyfle.

Puis fiantant derrière un buisson, trouvay ung chat de mars, d'iceluy je me torchay : mais ses griffes m'exulcérèrent tout le périnée. De ce me guéris au lendemain, me torchant des guànds de ma mère bien parfumez de benjoin. Puis me torchay de lauge, de fenail, d'aneth, de marjolaine, de roses, de feuilles de courles, de choux, de bettes, de pampre, de guimauves, de verbasce (qui est escarlata de cul) de laitues, & de feuilles d'espinars. Le tout me fait grand bien à ma jambe : de mercu-

riale, de perfiguière, d'orties, de consolde, mais j'en eus la cocquesangue de lombart, dont feust guéris me torchant de ma braquette. Puis me torchay aux linceulx, à la couverture, aux rideaulx, d'un coiffin, d'un tapis, d'un verd, d'une nappe, d'une serviette, d'un moufchenez, d'un peignouoir. En tout je trouvay plus de plaisir que n'ont les roigneux quand on les estrille. Voire, mais (dict Grandgoufier) lequel torchecul trouvas-tu meilleur? J'y estois (dict Gargantua) et bien tost en saurez le *tu autem*. Je me torchay de foin, de paille, de baudusse, de bourre, de laine, de papier : mais,

*Toujours laisse aux couillons esmorche,
Qui son ord cul de papier torche.*

Quoy? (dict Grandgoufier), mon petit couillon, as-tu prins au pot? Veu que tu rime desjà? Oui deà (respondit Gargantua) mon roy, je rime tant & plus : et en riment souvent m'enrime. Escoutez que dict nostre retraict aux fanteurs.

Chiart ,
Foirart ,
Petart ,
Brenous
Ton lard
Chapart
Sespart
Sur nous
Hordoux
Merdoux
Efgous

Le feu de fainct antoinè t'ard

Si tous ,
Tes trous ,
Efcious

Tu ne torche avant ton départ.

En voulez-vous davantaige? Ouy deà,
(diçt Grandgoufier). Adonc (respondiçt
Gargantua).



R O N D E A U

En chiant l'aufre hier fenty
La gabelle qu'à mon cul doibs,
L'odeur feust aufre que cuidois :
J'en feus du tout empuanty.
O ! si quelqu'un eust consenty
M'amener une qu'attendois,
En chiant.

Car je luy eusse affimenty
Son trou d'urine à mon lourdois,
Cependant eust avec fes doigts
Mon trou de merde guaranty
En chiant.

Or dictes maintenant que je n'y fçay rien. Par la merde je ne les ay faict mie : mais les oyant reciter à la dame grand que voyez cy, les ay retenus en la gibbière de ma mémoire.

Retournons (dict Grandgoufier à nostre propos.

Quel (dict Gargantua), chier! Non (dict Grandgoufier), mais torcher le cul. Mais (dict Gargantua) voulez vous payer un bussard de vin breton, si je vous faict qui-naut en ce propos? Ouy vrayement, (dict Grandgoufier).

Il n'est (dict Gargantua) point besoin torcher le cul, sinon qu'il y ayt ordure. Ordure n'y peut estre, si on n'a chié : chier donc nous faust devant que le cul torcher. O (dict Grandgoufier) que tu as bon sens petit garfonnet! Ces premiers jours je te feray passer docteur en gaye science, par Dieu, car tu as raison plus que d'aage.

Or pourfuy ce propos torcheculatif, je t'en prie. Et par ma barbe pour un bussart tu auras soixante pipes, j'entends de ce bon vin breton lequel poinct ne croit en Bretaigne, mais en ce bon pays de Verron. Je me torchay après (dict Gargantua) d'un

couvrechief, d'un aureiller, d'une pantoufle, d'une gibbecière, d'un panier, mais ô le malplaifant torchecul ! Puis d'un chapeau. Et notez que de chapeaulx les uns sont ras, les autres à poil, les autres veloutez, les autres taffetaisez, les autres fatinisez. Le meilleur de tous est celuy de poil car il fait très-bonne absterfion de la matière fécale.

Puis me torchay d'une poule, d'un coq, d'un poulet, de la peau d'un veau, d'un liebvre, d'un pigeon, d'un cormoran, d'un fac d'avocat, d'une barbeute, d'une coyphé, d'un leurre.

Mais concluant je dy & maintien, qu'il n'y a tel torchecul, que d'un oison bien dumeté, pourveu qu'on lui tienne la teste entre les jambes. Et m'en croyez sur mon honneur. Car vous sentez au trou du cul une volupté mirifique, tant par la douceur d'iceluy dumet, que par la chaleur tempérée de l'oison ; laquelle facilement est communiquée au ~~boya~~ **boya** culier, & autres

intestins, jusques à venir à la région du cœur, & du cerveau.

Et pensez que la béatitude des héros & demi-dieux, qui font par les champs élyséens, soit en asphodèle, ou ambrosie, ou nectar comme disent ces vieilles ici. Elle est (selon mon opinion) en ce qu'ils se torchent le cul d'un oison. Et telle est l'opinion de maître Jehan d'Escoffe.



LETTRE

DE LA

PRINCESSE PALATINE

LETTRE DE LA PRINCESSE

PALATINE

*Duchesse d'Orléans, veuve de Monsieur
frère de Louis XIV, mère du Régent*

ET RÉPONSE DE

L'ÉLECTRICE DE HANOVRE

Sa Tante.



Sur l'imprimé
DE
BRUNSWICK
1789.



AVERTISSEMENT.

Charlotte-Élisabeth de Bavière, fille de Charles-Louis, Électeur palatin du Rhin, seconde femme de Philippe de France, frère de Louis XIV, et mère du Régent, née à Heidelberg, le 27 mai 1652, est l'auteur de la première des deux lettres qui suivent ; et la réponse est de l'Électrice de Hanovre.

Une édition allemande des lettres de la Princesse palatine, publiée à Brunswick, contient en français les deux lettres que nous donnons ici; en 1823, l'éditeur Sautelet en donna une traduction qui fut saisie et condamnée, la librairie Paulin en donna une édition en 1832.

Plus tard, un célèbre amateur de province fit une édition spéciale de ces deux lettres tirée seulement à quelques exemplaires; enfin, le même amateur a donné une nouvelle traduction des lettres, chez M. Charpentier, dans laquelle ces deux lettres sont comprises.

C'est donc très-jérieusement que ces deux lettres singulières sont publiées sous les noms de ces deux grandes dames; elles nous ont paru dignes d'être illustrées.

AVERTISSEMENT. 105

Nous croyons que l'artiste a parfaitement compris la pensée facétieuse des auteurs et que ces illustres dames ne l'auraient pas désavoué.



LA DUCHESSE D'ORLÉANS
A L'ELECTRICE DE HANOVRE.

Fontainebleau, le 19 octobre 1694.

Vous êtes bien heureuse d'aller chier quand vous voulez ; chiez donc tout votre chien de foûl. Nous n'en fommes pas de même ici, ou je suis obligée de garder mon étron pour le soir ; il n'y a point de frotoir aux maisons du côté de la forêt, j'ai le malheur d'en habiter une, & par conséquent d'aller chier dehors, ce qui me fâche, parce que j'aime à chier à mon aise, & je ne chie pas à mon aise quand mon cul ne porte fur rien. Item tout le monde vous voit chier. Il y passe des hommes, des femmes, des filles, des



IL Y PASSE DES HOMMES, DES FEMMES....

garçons, des abbés & des suisses ; vous vous voyez par là que nul plaisir sans peine, & que si l'on ne chait point, je ferais à Fontainebleau comme le poisson dans l'eau. Il est très-chagrinant que mes

plaisirs soient traversés par des étrons, je voudrais que celui qui a le premier inventé de chier, ne put chier lui & toute sa race, qu'à coups de bâton. Comment mordi qu'il faille qu'on ne puisse vivre fans chier ? Soyez à table avec la meilleure compagnie du monde , qu'il vous prenne envie de chier , il vous faut aller chier. Soyez avec une jolie fille , une femme qui vous plaise , qu'il vous prenne envie de chier, il faut aller chier ou crever. Ah ! maudit chier, je ne sache point de plus vilaine chose que chier. Voyez passer une jolie personne , bien mignonne , bien propre , vous recriez : Ah ! que cela serait joli si cela ne chiait pas ! Je le pardonne à des crocheteurs , à des soldats aux gardes, à des porteurs de chaises & à des gens de ce calibre-là. Mais les empereurs chient, les impératrices chient, le pape chie, les cardinaux chient, les princes chient, les archevêques chient, les généraux d'ordres chient, les curés & les vicaires chient. Avouez donc que le monde est rempli de vilaines gens, car on chie en

110 LETTRE DE LA PRINCESSE

l'air, on chie sur la terre, on chie dans la mer, tout l'univers est rempli de chieurs & les rues de Fontainebleau de merde, car ils font des étrons gros comme vous, madame. Si vous croyez baiser une belle petite bouche avec des dents bien blanches, vous baisez un moulin à merde ;



MOULIN A MERDE...

tous les mets les plus délicats, les biscuits, les pâtés, les tourtes, les perdrix, les jambons, les faisans, tout n'est que pour faire de la merde mâchée, &c.



REPONSE DE L'ÉLECTRICE.

Hanovre, 31 octobre 1694.

C'est un plaisant raisonnement de merde que celui que vous faites sur le sujet de chier ; il paraît bien que vous ne connaissez guère les plaisirs, puisque vous ignorez celui qu'il y a à chier ; c'est le plus grand de vos malheurs. Il faut n'avoir chié de sa vie, pour n'avoir senti le plaisir qu'il y a de chier ; car l'on peut dire que toutes les nécessités à quoi la nature nous a assujettis, celle de chier est la plus agréable ; on voit peu de personnes qui chient qui ne trouvent que leur étron sent bon ; la

plupart des maladies ne nous viennent que par faute de chier, & les médecins ne nous guérissent qu'à force de nous faire chier, & qui mieux chie, plutôt guérit. On peut dire même qu'on ne mange que pour chier, & tout de même qu'on ne chie que pour manger, & si la viande fait merde, il est vrai de dire que la merde fait viande, puisque les cochons les plus délicats sont ceux qui mangent le plus de merde. Est-ce que dans les tables les plus délicates, la merde n'est pas servie en ragoût? Ne fait-on pas des roties de la merde des bécasses, des bécassines, d'alouettes & d'autres oiseaux, laquelle merde on sert à l'entremets pour réveiller l'appétit? les boudins, les andouilles & les saucisses, ne sont-ce pas des ragoûts dans des sacs à merde? la terre ne deviendrait-elle pas stérile si on ne chiait pas, ne produisant les mets les plus nécessaires & les plus délicats qu'à force d'étrons et de merde? Etant encore vrai que quiconque peut chier sur son champ ne va point chier sur celui d'autrui. Les plus belles

femmes sont celles qui chient le mieux ;
celles qui ne chient pas deviennent sèches
& maigres, & par conséquent laides. Les
beaux teints ne s'entretiennent que par de
fréquents lavements qui font chier



LES BEAUX TEINTS NE S'ENTRETIENNENT....

C'est donc à la merde que nous avons l'obligation de la beauté. Les médecins ne font point de plus savantes dissertations que sur la merde des malades ; n'ont-ils pas fait venir des Indes une infinité de drogues qui ne servent qu'à faire de la merde ? Il entre de la merde dans les pommades ou les fards les plus exquis. Sans la merde des fouines, des civettes & autres animaux, ne serions-nous pas privés des plus fortes & meilleures odeurs ? Les enfants qui chient le plus dans leurs maillots sont les plus blancs & les plus potelés. La merde entre dans quantité de remèdes, & particulièrement pour la brûlure. Demeurez donc d'accord que chier est la plus utile & plus agréable chose du monde. Quand vous ne chiez pas, vous vous sentez pesante, dégoûtée & de mauvaise humeur. Si vous chiez, vous devenez légère, gaie & de bon appétit. Manger & chier, chier & manger, ce sont des actions qui se suivent & se succèdent les unes aux autres, & l'on peut dire qu'on ne mange que pour chier, comme on ne chie que

pour manger. Vous étiez de bien mauvaise humeur quand vous avez tant déclamé contre le chier ; je n'en saurais donner la raison, sinon qu'assurément votre aiguillette s'étant nouée à deux nœuds, vous aviez chié dans vos chausses.



VOTRE AIGUILLETTE S'ÉTANT NOUÉE....

118 LETTRE DE L'ÉLECTRICE

Enfin vous avez la liberté de chier partout quand l'envie vous en prend, vous n'avez d'égard pour personne ; le plaisir qu'on se procure en chiant vous chatouille si fort que, sans égard au lieu où vous vous trouvez, vous chiez dans les rues, vous chiez dans les allées, vous chiez dans les places publiques, vous chiez devant la porte d'autrui, sans vous mettre en peine

BAILLIEU LIBRAIRE



VOUS CHIEZ DEVANT LA PORTE D'AUTRUI....

s'il le trouve bon ou non, &, marque que ce plaisir est pour le chieur moins honteux que pour ceux qui le voient chier, c'est qu'en effet la commodité & le plaisir ne font que pour le chieur. J'espère qu'à présent vous vous dédirez d'avoir voulu mettre le chier en si mauvaise odeur, & que vous demeurerez d'accord qu'on aimerait autant ne point vivre que ne point chier.



LE
GRAND
MYSTÈRE

LE
GRAND MISTÈRE,
OU
L'ART DE MÉDITER
SUR LA
GARDE ROBE
RENOUVELLÉ ET DÉVOILÉ,

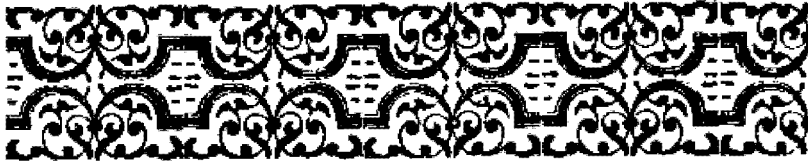
PAR
L'INGENIEUX DOCTEUR SWIFT

Avec des Observations Historiques, Politiques & Morales, qui prouvent l'Antiquité de cette Science, & qui contiennent les usages différens des diverses Nations, par rapport à cet important sujet.

Traduit de l'Anglois.



A LA HAYE,
Chez JEAN VAN DUREN.
M. DCC. XXIX.



AU SAVANT DOCTEUR

WOODWARD

VENERABLE ET PROFOND
DOCTEUR,

IL y a long tems que je suis l'humble admirateur de vôtre mérite, mais il me manquoit une occasion de vous le prouver par des marques éclatantes & publiques. Par bonheur, l'Essai suivant m'en fournit un moyen tel que je le souhaitois. J'ose me flatter que, si ma manière

de traiter ce sujet n'est pas approuvée, du moins on tombera d'accord que la matière en est tout à fait digne de vôtre protection. Les découvertes étonnantes que vous avez faites dans la Nature, & que vous continuez d'y faire, & le plaisir avec lequel on fait que vous vous appliquez à examiner les choses *souterraines*, suffisent pour que je ne balance plus à vous inviter de descendre avec moi un quart-d'heure dans les receptacles d'une matière qui, après avoir habité quelque tems le *Microcosme*, fait une partie considérable du Monde élémentaire.

UN Philosophe ne trouve point qu'une chose puisse être plus vile qu'une autre. Sa profession est de connoître les corps, la composition & les propriétés de ces corps, & les causes de leurs changemens. De quelque forme que la Matière se revête, elle est pour le Sage un objet de contem-

plation & la transformation d'un *Pudding* en *étron* ne mérite pas moins d'être étudiée, que la nutrition du blé, dont la farine entre dans la composition de ce *Pudding*. Que dis-je ? Si on devoit donner la préférence à une de ces deux choses, ce seroit à la première qu'il faudroit la donner, puisqu'elle est autant au dessus de la seconde, que les opérations de la Nature dans nos corps l'emportent sur ce qu'elle fait dans la Terre, & que la chair & le sang sont préférables à la boue.

Les Latrines ont toujours été regardées comme un lieu propre aux réflexions morales & à des études sérieuses. Mais il faut un Esprit peu commun, pour faire servir la matière qu'elles renferment d'objet à nos contemplations. C'est cependant ce que vous avez fait, & il n'y a que des Ignorans ou des gens peu curieux qui ne sachent pas que vous vous y êtes appliqué avec une constance infatigable, & avec un

succès extraordinaire. Le Monde savant rend justice à vos connoissances dans les *fossiles*, sous la classe desquelles on peut placer les *étrons* humains, sans être obligé d'avoir recours aux étimologies.

Mais il n'y a rien dont on vous ait autant d'obligation, mon illustre Monsieur, que de la découverte du vase inestimable, dans lequel le divin *Horace* déposoit jadis ses *matières fécales*, vase qu'il a plu au sot Vulgaire de nommer mal à propos une urne. Que ne vous est-il possible de recouvrer avec le même bonheur quelque partie des trésors qui y ont été contenus pendant la vie de son Maître ! Quel avantage n'en reviendrait-il pas à la critique ? Alors, alors on entendroit le *Lyrique Romain*, & si *Bentley* est susceptible de honte, il rougiroit de son commentaire.

Je pourrois ajouter bien d'autres choses à votre éloge, Monsieur ; mais je confi-

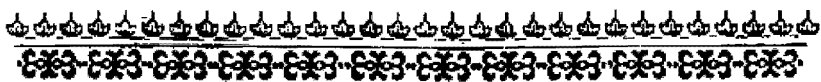
dère que vous ne pouvez être loué dignement, que par vous-même, dans cet heureux stile que chacun admire & que personne ne peut imiter. Je me borne donc à vous offrir humblement cet Ouvrage, comme une marque de mon respect pour votre personne, & de mon dévouement aux Sciences dont vous faites une profession glorieuse.

Je suis,

MON ILLUSTRE DOCTEUR

Votre Disciple et Serviteur,

J. SWIFT.



LE GRAND MISTERE,

OU L'ART DE MEDITER

SUR LA GARDEROBE.

LE SOLEIL a beau être l'ornement de l'Univers , & le principe vivifiant des animaux & des végétaux , au lieu d'en faire l'objet de leur admiration & de leurs recherches, les Ignorans ne le considèrent que comme un globe de feu, à peu près gros comme un fromage ordinaire de *Chester*. Il en est de même de mille autres choses. La Lune luit, la Mer a son flux & reflux, les Vents soufflent, les Saisons se passent & reviennent sans qu'on y prenne garde, ou du moins sans qu'on en marque

de l'étonnement. Enfin, c'est ainsi que ces personnes de quelque sexe, âge, conditions, país, religion ou temperament qu'elles soient, déchargent leurs excremens le matin, le soir, en santé, étant malades, les uns dans les champs, les autres dans les maisons, quelques-uns dans des greniers, d'autres dans des caves, quelques autres dans leurs lits ou dans leurs hauts-de-chauffes, sans faire jamais la moindre réflexion sur les grands & terribles mystères que cache cette action, ou sans songer que leurs vies, leurs fortunes, leurs réputations dépendent de s'en acquitter régulièrement & heureusement.

Il n'y a rien où le Vulgaire fasse mieux paroître les fausses idées qu'il se forme des choses, que dans cette matière. On dit par exemple à un Homme, pour lui marquer son mépris, *allez-vous chier*? Et que pourrions-nous souhaiter de meilleur à nos meilleurs Amis, que de décharger leurs intestins, ces membranes si sensibles, d'un fardeau qui peut avoir de terribles conséquences, & qui nous cause une frayeur

perpétuelle, tant que nous n'en sommes pas quitte ? Aussi ces discours ne fauroient non plus attirer le mépris sur ceux auxquels on les adresse, que sur l'action même qu'on leur dit de faire, bien qu'on en ait une basse idée. Le commun des Hommes pense toujours mal des choses qu'il voit le plus souvent, bien qu'elles soient peut-être celles qui lui soit le moins connu.

Il est vrai que les Malades, ceux qui se purgent par précaution, les Dames & les Petits-maitres qui prennent médecine pour conserver la fraîcheur de leur teint, semblent connoître & respecter en quelque sorte la dignité de cette opération, puisqu'ils se remettent à elle de ce qu'ils ont de plus cher. Mais si nous examinons bien leurs vues, nous les trouverons superficielles au dernier point, puisque, si leurs évacuations leur ont fait du bien, ils en tiennent compte à certaines drogues ou compositions des Apothicaires, qui ne leur auroient pourtant servi de rien, sans une disposition du corps propre à les recevoir. C'est que la plupart ignorent combien ils

ont d'obligation, soit au fang de ce qu'il décharge les humeurs nuisibles dans les intestins, dont le mouvement peristaltique les précipite en bas, soit aux muscles de l'anus, de ce qu'ils se dilatent et se resserrent pour donner un passage aux excréments.

Pour bien entendre cette matière, c'est peu d'être versé dans l'anatomie du corps humain, il faut être un Philosophe profond, avoir étudié à fond les loix de la pesanteur & du mouvement, en un mot n'ignorer rien de la Statique. Il faut, comme on dit, savoir combien il entre de grains dans une once, car j'appelle ici grains ces petites éruptions d'air mercurielle, par lesquelles un corps qui s'en décharge perd de son poids et de sa substance. Il faut pouvoir raisonner sur les étrons, & rendre raison des différences qui s'y trouvent dans leur consistance, dans leur couleur, dans leur odeur. Il faut être en état de dire pourquoi un^e Dame délicate en fait de délayer comme de l'eau, tandis qu'un robuste Manant en laisse

auprès des haies qui sont durs comme des pierres.

Mais ces études appartenant proprement aux Philosophes & aux Médecins, je ne les voudrois pas recommander à toute sorte de personnes. Il suffit qu'ils sachent du *grand mystere de la chierie* ce qui a rapport ou ce qui peut nous servir dans la conduite de la vie, pour régler notre corps & notre âme, & pour perfectionner en nous la connoissance de nous-mêmes & des autres Hommes.

Il est assez ordinaire de dire d'un Homme, dont on pénètre les vues, *je le sens de loin*, comme si, par quelques exhalaisons de son haut-de-chauffe, nous avions découvert les pensées qu'il roule dans sa tête. Il n'y a point dans notre langue de phrase qui signifie davantage, ou qui soit mieux fondée que celle-ci, bien que la raison en soit hors de la portée des esprits vulgaires ; car il est certain qu'il n'y a personne qui puisse moins se cacher, qu'un Homme qui a insulté la doublure de sa culotte.

Il s'éleve de la matière contenue dans les intestins certaines vapeurs, dont les particules, diversement figurées, opèrent diversement sur le cerveau. Selon qu'elles affectent notre jugement & notre faculté apperitive, elles produisent en nous l'espérance ou la crainte, la joie ou la douleur, l'amour ou la haine. Elles sont la cause efficiente de notre bonne ou de notre mauvaise humeur, de notre honnêteté ou de notre malhonnêteté pour nos Voisins, de nos opinions sur les cérémonies, de notre attachement ou de notre aversion pour le Gouvernement. Que dis-je ? Après que la matière fécale est séparée du corps, tandis qu'elle est encore fraîche, il s'en exhale des particules, qui, montant au travers des nerfs optiques & des nerfs olfactifs de quiconque se tient vis à vis, excitent en lui par simparchie les mêmes affections qu'à l'Auteur de l'excrément, & si on est bien instruit de ces profonds misteres, c'en est assez pour apprendre tout ce qu'on veut de son temperament, de ses pensées, de ses actions mêmes, & de l'état de sa fortune.

C'est pourquoi je me flatte que mes Supérieurs ne me blâmeront point, si à la fin de ce petit Traité, je propose de confier l'inspection des Privez à des Personnes qui ayent plus de science & de jugement, que ceux qui sont aujourd'hui en possession de cet office. La dignité en est déjà assez connue par les baguettes, marques d'honneur & d'autorité, que ces ignorans portent à la main. Mais combien n'éclateroit-elle pas davantage, si elle n'étoit accordée qu'à des Philosophes & à des Ministres, qui par le gout, l'odeur, la teinture, la substance des évacuations du corps naturel, sauroient découvrir quelle est la constitution du corps politique, & avertir l'Etat des complots secrets que forment des gens inquiets & ambitieux ?

Qu'il y ait moyen de découvrir ces choses par un examen judicieux des évacuations fécales, c'est ce qu'on ne sauroit nier, pour peu qu'on ait lu l'Histoire, ou qu'on sache ce qui se passe de nos jours. Avec de pareilles connoissances, on n'est

pas à apprendre combien de conspirations terribles & d'affassinats projettez ont été découverts, en examinant à tems les chaises percées & les latrines.

Les *Italiens* & les *Romains* comptoient à un tel point sur cette sorte de divination, qu'ils n'entreprenoient aucune affaire importante, soit publique, soit particulière, sans avoir cherché dans les entrailles des bêtes quel en devoit être le succès.

C'est à cette précaution que la République *Romaine* dut en partie sa fortune & sa grandeur, & c'est par elle qu'elle perdit sa liberté, & qu'elle devint une Monarchie; car j'ose bien assurer que *Cesar* étant Souverain Pontife de *Rome*, & premier Professeur en *Enteroscopie*, il n'auroit jamais passé le *Rubicon*, ni entrepris cette marche hardie, qui le rendit maître de ses Concitoyens, s'il n'avoit été assuré de l'événement.

Aussi tout lui réussit, & son bonheur ne se seroit jamais démenti, si sa bonne fortune ne l'avoit aveuglé, & qu'il eût con-

tinué l'usage de ces fortes de recherches ; c'est à dire que, selon l'ancien usage, & la pratique de nos restaurateurs de cette Science, au lieu des intestins des Brutes, il eut consulté les excremens des Hommes. Il n'avoit que deux choses à faire, ou ordonner au Senat de chier devant lui, ce que personne n'auroit osé lui refuser, ou choisir des Visiteurs fidelles & intelligens pour examiner les Latrines. Il auroit bientôt connu la dangereuse mélancholie de *Brutus*, & les malignes humeurs de *Cassius*, & il auroit vu la figure du poignard de *Casca* dans ses étrons.

Je pourrois tirer de l'Histoire mille exemples de grands Hommes, qui n'ont été tuez par de lâches Aflassins, que pour avoir négligé cette Science. Mais je me contenterai d'un fait pris dans nos Chroniques. C'est celui d'*Edmond Côte de fer*, le plus brave des Rois qui ayent gouverné l'*Angleterre* avant la conquête des *Normans*.

Ce Prince qui avoit triomphé tant de fois des *Danois*, & qui en dernier lieu

avoit vaincu *Canut* leur cruel Roi dans un combat singulier, fut tué indignement par le perfide *Edric*, tandis qu'il étoit occupé sur les latrines à payer un certain tribut à la Nature. Prince généreux, tu étois bien éloigné de craindre la mort dans un tel endroit, toi qui l'avois affrontée mille fois sur le champ de bataille ! Tu ne pouvois t'imaginer qu'il y eût des dangers à craindre dans ce lieu pacifique, & qu'il fallût le faire visiter, avant que d'y risquer des parties qui ne peuvent voir l'Ennemi. Autrement, tu aurois découvert la trahison & le Traître, & tu aurois fait périr l'Assassin sur la place même où il te massacra, place propre au supplice d'un malheureux, dont la mémoire sera toujours en mauvaise odeur.

Je fais que les *Pyroniens* & les Esprits forts se moqueront de mes pensées, & que ceux-mêmes qui sont orthodoxes à d'autres égards s'imagineront que j'ai voulu plaisanter, faute d'avoir entendu parler des divinations qui se faisoient sur les *Privez*.

Apprenez donc, Messieurs les Incrédules, vous qui affectez le titre de Beaux-esprits, que cette Science est aussi ancienne que les *Chaldéens*, qui l'enseignèrent aux *Egyptiens*, lesquels la transmirent dans la *Grece* & en *Italie*. Mais comme jamais Nation n'a reçu les cérémonies ou la Religion d'une autre, sans y faire quelque changement, selon que ses coutumes & ses idées l'exigeoient, nous ne devons pas être surpris, si à la longue, & en passant de provinces en provinces, ce bel art s'est perdu en partie, & en parti défiguré, jusqu'à devenir presque méconnoissable.

Les anciens *Italiens* l'avoient reçu dans sa première pureté, témoin le penchant qu'ils ont encore à *fourgonner* dans les ordures des Hommes. L'Histoire nous apprend qu'il dégénéra par la fourberie des Prêtres, & par la sottise délicatesse des *Aruspices*, dont les foibles estomacs se soulevoient à la vue & à l'odeur des excréments humains ; de sorte qu'ils se réduisirent à l'inspection des entrailles des Brutes. Je pourrois montrer comment cet

art est enfin tombé dans l'oubli parmi nous. Mais je n'ose le dire. Il y a certaines vérités historiques qu'il n'est pas toujours sûr de rapporter.

Louez soient donc ces grands Génies & ces Philosophes profonds, qui, à leur gloire immortelle, ont à force de tems & de travaux renouvelé ce mystere inestimable, & rendu par là au Monde un moyen infailible de connoitre l'intérieur des Hommes, & de percer dans les ténèbres de l'avenir. Il est vrai que jusqu'à présent peu de personnes ont possédé ce grand art. On n'y a initié que des Docteurs & des Membres de la Société Royale, qui n'oublient rien pour en dérober la connoissance au Public, de peur que d'autres Hommes ne fussent aussi sages qu'eux. Pour moi, qui suis *Adepté*, comme je crois qu'il n'y a aucune loi qui m'oblige à cacher ce qu'il importe à chacun de savoir, si cet ouvrage-ci est approuvé, je me propose d'en donner un autre que j'ai achevé, du même format, papier & caractère que les *Constitutions des Francs-maçons*. J'y

expose d'une manière aisée & dans un stile familier les principes & les regles de cette noble Science, afin que les moins éclairez, les vieilles & jusqu'aux enfans mêmes, tous puissent deviner par l'*Enteroscopie* les pensées, les actions, la fortune passée, la situation présente, l'état de la santé, & la durée de la vie, soit d'eux-mêmes, soit des autres. Je me flatte que le Monde s'avant voudra bien m'encourager à continuer un dessein aussi avantageux & aussi magnifique.

Combien de profit ne reviendra-t-il pas au Monde de cette communication? Combien de nouveaux amusements pour ces gens qui ne savent à quoi passer leur tems? Avec quel empressement ne courra-t-on pas aux Privez, quand on saura que ce sont autant d'écoles, où on peut acquérir de nouvelles connoissances?

La gayeté de la jeunesse, & la gravité de l'âge avancé, y trouveront des sujets de réflexion ou des occasions de se divertir selon leurs goûts différens. La Sage-

femme prédira le sort d'un enfant par l'examen de ses premières évacuations, & les Nourrices feront de savans discours sur les langes qu'il aura falis. Les dames ne chercheront plus leur bonne aventure dans les tasses à thé ou à café. Les oracles de *Moorfields* seront réduits au silence, & *Duncan Campbell* sera obligé, pour gagner sa vie, de crier mes ouvrages dans les rues.

Alors on verra les Amans, incertains de leur sort, se glisser en secret dans les cabinets de leurs Maitresses, & interroger leurs chaises percées sur l'état de leur amour. *Jean* le Sommelier verra la forme de sa cuillère d'argent dans le pot de chambre des Servantes, & on découvrira les crimes des prisonniers par la vue de leurs ordures.

Dans ce miroir de la Fortune, le Chapelain pimpant verra combien il a de tems à attendre, avant que d'être fait Evêque. Là le Citoyen inquiet & brouillon verra si ses travaux doivent être recompensez d'un

cordoñ bleu ou d'une corde. On verra une robe fourrée d'hermines et une chaine d'or. dans les *dragons volans* qu'un apprentif destiné par la fortune à devenir *Alderman* jettera par les fenêtres du grenier de son Maitre.

Les disputes seront toutes décidées par le moyen de cet Art. Il n'y aura plus de procès, & la salle de *West-Minster* demeurera déserte, quand on aura un moyen & aussi facile & aussi équitable de terminer les différens. Les revenus & le credit d'un Homme dépendront de ses excremens, & on ne demandera point quel est son caractère, mais comment il *chie*.

Bientôt, le tems approche que le poste d'une Servante sera glorieux, qu'on envie-
ra celui d'un Valet de chambre, que ceux qui font les lits auront des sônges prophétiques, & que les Blanchisseuses auront des visions.

Pour moi, je ne prétends pas m'arroger la moindre part aux honneurs, qu'on rendra à ces profonds misteres. Je me con-

tente d'être connu chez la postérité, sous le nom de *Protocacographe*.

Jusqu'à ce qu'on m'anime à publier ce merveilleux ouvrage, au lieu de m'étendre sur ce qu'il y a de misterieux dans la *chierie*, je la considérerai comme faisant branche de l'économie particulière ou civile ; & je rechercherai jusqu'à quel point on peut la perfectionner, soit par rapport au cérémonial & à la bienfiance, soit par rapport à l'usage & au plaisir.

Quant aux deux premiers points, je connois bien peu de gens, qui ayent le grand art de *chier*. La plûpart du monde s'acquitte de cette fonction, ou à la hâte, comme s'ils le faisoient à regret, ou avec indolence, comme si c'étoit une action peu importante. La manière commune de défaire son haut-de-chausse, les airs maladroits qu'on se donne sur les privez, les grimaces affreuses, & les exclamations barbares qu'on y fait, voilà autant d'articles sur lesquels une réformation est d'une extrême nécessité.

Je ne trouverois donc pas inutile qu'on érigeât des Academies sous la direction de personnes polies & bien nées, où les jeunes gens apprissent à faire en Cavaliers ce que personne ne sauroit faire pour eux, & où on montrât aux moindres Demoiselles à *chier* comme les grandes Dames. On y enseigneroit aux uns & aux autres comment ils doivent entrer de bon air dans les Retraits, lever leurs jupes, ou baisler leurs haut-de-chausses de bonne grace, & s'asseoir sur le siège avec une certaine manière qui invite les spectateurs. On leur y enseigneroit à donner aux traits de leur visage une situation agréable, & à ne prononcer que des interjections harmonieuses & significatives. Enfin, on leur y enseigneroit l'art de s'essuyer proprement, selon les doctes leçons que *Rabelais* en a données.

Il faudroit avoir égard dans ces préceptes à la différence des Sexes. On auroit donc soin que les Hommes eussent en *chiant* l'air mâle & noble, & que les Femmes y conservassent ces graces douces & molles, qui leur conviennent. On por-

teroit même l'attention, jusqu'à régler l'extérieur de ceux qui prennent médecine, ou qui ont pris des pillules.

Ce n'est pas tout. Pour prévenir le désordre qui arrive souvent en ces occasions, quand on n'a pas le tems, je proposerois humblement qu'on fit des poulies, que les Hommes mettroient à leurs hauts-de-chausses, & les Femmes sous leurs jupons. Ces instrumens seroient garnis de cordes & des poids nécessaires, de sorte qu'il n'y auroit qu'à lâcher une corde, en un clin d'œil, on verroit les culottes tomber aux Messieurs sur les talons & les jupes des Dames se relever jusqu'à la ceinture.

Les personnes du dernier rang ne manqueroient pas de vouloir imiter les Grands & les Riches, & de se mettre à la mode autant qu'ils pourroient. Seulement, comme ils n'auroient pas le moyen d'avoir des poulies d'argent ou d'ivoire, des poids dorez, & des cordons de soie, ils se contenteroient de cordes à deux fols & de plomb tout simple.

On regarderoit alors un petit séjour dans une de ces Academies dont j'ai parlé, comme une chose aussi nécessaire aux Filles de Cabaretiers & de Chandeliers, que le peuvent être les leçons d'un Maître à danser. D'un autre côté, les Laquais & les Filles de chambre apprendroient cet art de leurs Maîtres & de leurs Maitresses. Par là, il se feroit une circulation de politesse parmi les moindres Habitans de notre Ile, qui en chasseroit enfin la barbarie, que les Etrangers imputent à la Populace *Angloise*.

J'ai encore une autre proposition à faire, que je soumets à la considération de notre sage Gouvernement.

Londres, aujourd'hui la plus grande Ville de l'Univers, seroit aussi la plus belle, si les Bâtimens publics répondoient aux maisons des Particuliers, & que nous eussions la noble émulation d'élever pour le Public des édifices magnifiques & superbes. Tout barbares qu'on estime ici les *Turcs*, ils nous surpassent infiniment à

cet égard, par la magnificence qui brille dans les lieux qu'ils destinent à l'usage commun, tels que les *Caravanferas* & les *Bains*.

Ce même soin rendit l'ancienne *Rome* la merveille du Monde, & cette grande Ville fut bien moins fameuse par l'étendue de ses conquêtes & de son empire que par ses *Cirques*, ses *Théâtres*, ses *Amphithéâtres* & les *Thermes*.

Pour nous borner à ces dernières, on y voyoit ce que l'Art a de plus parfait avec ce que la nature fournit aux Hommes de plus précieux. Elles étoient bâties des marbres les plus rares. L'Architecture & la Sculpture sembloient s'y disputer l'honneur d'embellir ces lieux. On n'avoit pas cru devoir moins à l'ornement d'édifices faits, non seulement pour se laver, mais aussi pour y décharger les intestins agréablement & commodément.

Il est vrai que notre climat n'exige ni ne permet des bains aussi fréquens. Mais comme nous ne mangeons pas moins que

les *Romains*, nous n'avons pas moins besoin qu'eux de nous défaire de cette partie de nos alimens, qui n'est d'aucun usage à nos corps. Combien utiles nous seroient donc des *Thermes* semblables aux leurs? Quelle gloire ne seroit-ce pas pour cette auguste Capitale d'avoir de pareils édifices?

Il n'y a personne, je crois, qui ne se soit trouvé dans les rues, avec des envies soudaines & violentes de soulager ses intestins. En quelles agonies ne sommes-nous pas alors? Quel est le dérangement de tout notre corps? L'inquiétude & la crainte sont peintes sur le visage. Les Femmes courent dans quelque boutique, où elles marchandent quelque chose dont elles n'ont que faire, pour gagner les bonnes grâces des gens du logis, & en obtenir l'entrée dans leurs secrets. Mais, tandis qu'elles hésitent à parler, elles laissent tomber une partie de leur fardeau à terre, ou dans leurs mules, & enfin elles demandent que la Servante les conduise derrière. Le sort des Hommes n'est

pas moins triste. Pauvres Diables que nous sommes, nous allons nous jeter dans un méchant cabaret, ou dans un café borgne, où, avant que nous ayons pu avoir une chandelle pour descendre dans un coin de la cave, le cruel ennemi qui nous persécute impitoyablement gagne la brèche, & se loge dans notre chemise à notre honte et confusion. J'avoue que ceux qui ont carosse peuvent faire leurs affaires sous les sièges. Mais on m'avouera aussi, qu'ils aimeroient encore mieux trouver dans chaque quartier de la Ville des latrines commodes et magnifiques, comme celles dont j'ai fait mention.

Je désespère de voir jamais les Particuliers élever de semblables édifices. L'amour des *Romains* pour le bien public, & la charité des *Mahometans*, sont deux vertus étrangères parmi nous. Mais, quand on sera convaincu par le projet suivant, qu'on ne sauroit mieux placer son argent que dans une telle entreprise, je compte que beaucoup de nos gens riches prendront

sur eux un soin qui doit être avantageux pour eux, & utile & agréable au Public.

PROJET

*Pour bâtir & entretenir des Latrines
Publiques dans les Citez & Faux-
bourgs de LONDRES & de WESTMINSTER.*

ON érigeria une Compagnie par une Charte, ou autrement, comme on le trouvera bon, laquelle pourra prendre des souscriptions pour la somme de 25000000 de livres sterling, qu'on emploiera à bâtir cinq cent Latrines, en divers endroits de la Ville, & à des distances convenables. Ladite Association portera le nom de *Compagnie nécessaire*. Elle aura à sa tête un Gouverneur, un Sous-Gouverneur, & trente Directeurs, qu'on choisira de trois en trois ans, & qui feront

pris d'entre les Associez qui ont pour 10000 livres en actions. Les actions pourront être transportées, de même que dans les autres Compagnies.

II. Lesdites Latrines seront bâties en quarré de pierres de *Portland*. Les galeries & ornemens des façades seront de marbre. Les statues, bas-reliefs, sculptures des corniches, & chapiteaux des colonnes & des pilastres représenteront des postures usitées dans l'évacuation des intestins. Les cours seront pavées de marbre, & il y aura un bassin au milieu, dont le groupe fera allusion à l'usage de l'édifice. On bâtitra un portique, couvert d'une voûte platte, & porté par des colonnes, qui regnera autour de la cour, & entre deux colonnes il y aura toujours une porte ouverte qui conduira dans un lieu secret.

III. Lesdits lieux secrets seront peints à fresque de grotesques convenables & de figures hiéroglyphiques. On couvrira les sièges de drap fin doublé de coton. Enfin on étendra en hiver des tapis de

Turquie sur le plancher, et en été on le jonchera de fleurs & de verdure.

IV. Les Hommes occuperont les Latrines de la main droite, en entrant par la grande porte, & les Femmes celles de la main gauche.

Nota bene, que ces dernières ne seront séparées les unes des autres, que par des murailles à hauteur d'appui, pour faciliter la conversation.

V. Chaque personne donnera, en sortant, à celui qui l'aura accompagné de la part de la Compagnie, la somme de deux sols, pour être appliquée au profit de la Compagnie, qui fera ses répartitions quatre fois ou deux fois par an, selon qu'on en conviendra dans les Assemblées générales.

VI. Un chacun aura droit pour sa pièce de deux sols de demander deux morceaux de papier propre, doux & blanc, long de huit pouces chacun, &

large de six. Et d'autant qu'il y a beaucoup de personnes studieuses qui n'ont de loisir pour lire, que dans les Latrines, & qui font un double usage des livres qu'elles lisent d'abord, après quoi elles sacrifient au foulagement de leurs intestins ces productions de la cervelle des Savans, il y aura dans chaque Latrine une Bibliothèque, d'où on tirera pour ceux qui le voudront, au lieu du papier blanc, deux feuillets de livres convenables à leurs besoins. Quant aux personnes de qualité, & à celles qui poussent la délicatesse un peu loin, on aura dans chaque Collège cacatoire un office, garni de papier doré, de papier des *Indes*, de velours, de satin, d'écarlate, de peaux de lapins ou autres fourrures, & de belle toile de *Hollande*, dont on donnera, moyennant un certain prix fixé par les Directeurs.

VII. Les Demoiselles destinées à accompagner les Femmes dans les Latrines seront choisies par des Matrones qui auront soin d'examiner si elles ont une volu-

bilité de langue fuffifante, & fi elles favent bien l'hiftoire fcandaleufe, & on donnera aux Hommes pour compagnie de pauvres Ecoliers ou des Poëtes.

VIII. Chaque Collége fera gouverné par un Homme de lettres & par un Philofophe, dont les revenus, ainfi que ceux des perfonnes destinées à tenir compagnie aux allans & venans, feront réglés par les Directeurs de la Compagnie. Il y aura un Caiffier dans chaque Collége.

IX. Les Vifiteurs et *Virtuofi* autorifés par la Compagnie auront droit d'examiner les Privez tant de fois & autant de tems qu'il leur plaira.

X. Le Préfident & les Officiers de chaque Collége auront leurs appartemens vis à vis des Privez.

XI. Les grandes portes demeureront ouvertes & les perfonnes nommées pour tenir compagnie fe tiendront prêtes, depuis cinq heures du matin jufqu'à onze

heures du soir. Mais personne ne pourra occuper le siège plus d'une demi-heure, à moins de payer à proportion du tems qu'il y passera de plus.

XII. Si quelqu'un, ayant du génie pour le dessein, ose peindre les murailles d'une couleur qu'on ne doit trouver que dans les fosses des Privez, il payera une amende de cinq livres sterling, à moins qu'il n'aime mieux effacer avec la langue les vilaines figures qu'il aura tracées.

On pouroit ajouter encore bien des choses à ce plan. Mais je les omets exprès, afin que d'autres beaux Esprits trouvent encore de quoi exercer leur pénétration sur cette matière. Je ne dirai donc plus qu'un mot ou deux, pour démontrer à nos gens aîsez la réalité du fonds que je propose de créer.

On peut supposer sans exagération, que le nombre de ceux qui chient à *Londres*, est de 1200000, dont un tiers sont en état de payer les commoditez que je veux leur

ériger. Je suppose encore, que toute personne saine va par jour deux fois à la selle, & que tout malade y va au moins trois ou quatre fois. C'est donc 400000 pièces de quatre sols, qui multipliées par les jours de l'année, produiront par an 1433333 livres six shellins huit deniers. Les revenus extraordinaires de la Compagnie, qui aura soin de mettre les Médecins dans ses intérêts, consisteront dans la vente de ce qu'ils auront dans leurs fosses, & dans la permission de faire seuls le salpêtre, & de distiller le genièvre. Ces moyens & autres, qui pourront être trouvez par la suite doubleront pour le moins la somme susdite; de sorte que, toutes charges payées, le dividende surpassera encore celui de nos grandes Compagnies.

Què si on me dispute le nombre des Chalands de ces lieux, je dirai pour toute réponse, que, connoissant comme je fais l'amour de mes Concitoyens pour l'aile & pour le plaisir, je suis persuadé que

non seulement la Noblesse désertera les Prives, pour se rendre à ceux-ci, mais que même ceux qui ont peu de bien aimeront mieux de trois repas s'en retrancher un, que de ne pas avoir la satisfaction de déposer leurs excremens dans des endroits aussi délicieux.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

Avertissement	v
Dissertation sur un ancien usage.	1
Dans l'Inde	91
Gargantua	65
Lettre de la Princesse Palatine	99
Réponse de l'Électrice de Hanovre.	112
Le Grand Mystère.	120